

UNE ANNÉE
DE LA VIE
DU CHEVALIER
DE FAUBLAS.



UNE ANNÉE
DE LA VIE
DU CHEVALIER
DE FAUBLAS.

Par M. LOUVET DE COUVRAY.

TOME DEUXIEME.

Seconde édition , revue , corrigée &
augmentée.



A LONDRES;

Et se trouve A PARIS,

Chez BAILLY, Libraire, rue S. Honoré;

vis-à-vis la barrière des Sergents.

Chez les Marchands de Nouveautés.

M. DCC. XC.



UNE ANNÉE
DE LA VIE
DU CHEVALIER
DE FAUBLAS.

MON Histoire offre un exemple
effrayant des vicissitudes de la fortune.
Il est ordinairement très - commode ,
mais quelquefois aussi très-dangereux ,
d'avoir un ancien nom à soutenir, &
de grands biens à conserver. Unique
rejetton d'une famille illustre , dont
l'origine se perd dans la nuit des tems.

Tome II.

A

je devrois occuper dans mon pays les premières charges de l'Etat, & je me vois condamné à languir à jamais sous un ciel étranger, dans une oisive obscurité. Le nom des Lovzinski est honorablement inscrit dans les fastes de la Pologne, & ce nom va périr en moi ! Je sais que l'austère philosophie rejette ou méprise les titres vains & les richesses corruptrices ; peut-être me consolerois-je, si je n'avois perdu que cela ; mais, mon jeune ami, je pleure une épouse adorée, je cherche une fille chérie, & je ne reverrai jamais ma patrie ! Quel courage assez endurer pourrois-je opposer à de pareilles douleurs ?

Mon père Lovzinski, encore plus distingué par ses vertus que par son rang, jouissoit à la Cour de cette considération, qui suit toujours la faveur du Prince, & que le mérite personnel

obtient quelquefois. Il donnoit à l'éducation de mes deux sœurs, l'attention d'un père tendre ; il s'occupoit sur-tout de la mienne, avec le zèle d'un vieux Gentilhomme jaloux de l'honneur de sa maison, dont j'étois l'unique espoir ; avec l'activité d'un bon citoyen qui ne désiroit rien tant que de laisser à l'Etat un successeur digne de lui.

Je faisois mes exercices à Varsovie ; là se distinguoit entre nous, par les qualités les plus aimables, le jeune M. de P***. Aux charmes d'une figure à la fois douce & noble, il joignoit les agrémens d'un esprit heureusement cultivé ; l'adresse peu commune qu'il déployoit dans nos jeux guerriers, la modestie plus rare avec laquelle il paroissoit vouloir cacher son mérite à ses propres yeux, pour exalter le mérite moins recommandable de ses rivaux presque tou-

jours vaincus; l'urbanité de ses mœurs, la douceur de son caractère, fixoient l'attention, commandoient l'estime & le rendoient cher à cette brillante jeunesse qui partageoit nos travaux & nos plaisirs. Dire que ce fut la ressemblance des caractères & la sympathie des humeurs qui commencèrent ma liaison avec M. de P***, ce seroit me louer beaucoup; quoi qu'il en soit, nous vécûmes bientôt tous deux dans une intime familiarité.

Qu'il est heureux, mais qu'il s'écoule rapidement, cet âge où l'on ignore, & l'ambition qui sacrifie tout aux idées de fortune & de gloire dont elle est possédée, & l'amour dont le pouvoir suprême absorbe & concentre toutes nos facultés sur un seul objet; cet âge des plaisirs innocens & de la crédulité confiante, où le cœur, novice encore, suit librement les impulsions de sa sensibilité naissante, & se donne sans

partage à l'objet de ses affections dé-
sintéressées. Alors , mon cher Faublas ,
alors l'amitié n'est pas un vain nom.
Confident de tous les secrets de Mon-
sieur de P*** , je n'entreprendois rien
dont je ne l'instruisisse d'abord , ses con-
seils régloient ma conduite , les miens
déterminoient les résolutions, & par cette
douce réciprocité , notre adolescence
n'avoit point de plaisirs qui ne fussent
partagés , point de peines qui ne se
trouvassent adoucies. Avec quel chagrin
je vis arriver le moment fatal , où
M. de P*** , forcé par les ordres pa-
ternels de quitter Varsovie , me fit ses
tendres adieux. Nous nous promîmes
de nous conserver , dans tous les tems ,
ce vif attachement qui avoit fait le
bonheur de notre adolescence ; je jurai
témérairement que les passions d'un
autre âge ne l'altéreroient jamais. Quel
vuide immense laissa dans mon cœur

l'absence de mon ami ! d'abord il me sembla que rien ne pouvoit me dédommager de sa perte ; la tendresse d'un père , les caresses de mes sœurs ne me touchoient que foiblement. Je sentis qu'il ne me restoit, pour chasser l'ennui, d'autre moyen que d'occuper mes loisirs de quelque travail utile ; j'appris la langue françoise, déjà répandue dans toute l'Europe ; je lus avec délices, des ouvrages fameux , éternels monumens du génie, & j'admirai comment dans un idiôme aussi ingrat, avoient pu se distinguer à ce point tant de poètes célèbres, tant d'excellens écrivains justement immortalisés. Je m'appliquai sérieusement à l'étude de la géométrie, je me formai sur-tout à ce noble métier qui fait un héros aux dépens de cent mille malheureux , & que des hommes moins humains que vaillans, ont appelé le grand art de la guerre.

Plusieurs années furent employées à ces études, aussi difficiles qu'approfondies ; enfin, elles m'occupèrent uniquement. M. de P*** qui m'écrivoit souvent, ne recevoit plus que des réponses courtes & rares ; notre correspondance languissoit négligée, lorsqu'enfin l'amour acheva de me faire oublier l'amitié.

Mon père étoit depuis long-tems lié très-étroitement avec le Comte Pulauski. Connu par l'austérité de ses mœurs rigides, fameux par l'inflexibilité de ses vertus vraiment républicaines, Pulauski, à la fois grand Capitaine & brave Soldat, avoit signalé, dans plus d'une rencontre, son bouillant courage & son patriotisme ardent. Nourri de la lecture des anciens, il avoit puisé dans leur histoire les grandes leçons d'un noble désintéressement, d'une inébranlable constance, d'un dévouement absolu. Comme ces Héros à qui

Rome idolâtre & reconnoissante éleva des autels , Pulauski eût sacrifié tous ses biens à la prospérité de son pays, il eût versé jusqu'à la dernière goutte de son sang pour sa défense , il eût même immolé sa fille unique , sa chère Lodoiska.

Lodoiska ! qu'elle étoit belle ! que je l'aimai ! son nom chéri est toujours sur mes lèvres , son image adorée vit encore dans mon cœur.

Mon ami , dès que je l'eus vue , je ne vis plus qu'elle , j'abandonnai mes études , l'amitié fut entièrement oubliée , je consacrai tous mes momens à Lodoiska. Mon père & le sien n'avoient pu long-tems ignorer mon amour ; ils ne m'en parloient pas , ils l'approuvoient donc ? Cette idée me parut assez fondée pour que je me livrasse sans inquiétude , au doux penchant qui m'entraînoit ; je pris mes mesures de ma-

nière que je voyois presque tous les jours Lodoiska, ou chez elle, ou chez mes sœurs qu'elle aimoit beaucoup; deux années se passèrent ainsi.

Enfin Pulauski me tira un jour à l'écart, & me dit : Ton père & moi nous avons fondé sur toi de grandes espérances, que ta conduite avoit d'abord justifiées : je t'ai vu long-tems employer ta jeunesse à des travaux aussi honorables qu'utiles. Aujourd'hui....

(il vit que j'allois l'interrompre, & m'en empêcha.) Que vas-tu me dire? crois-tu m'apprendre quelque chose que j'ignore? crois-tu que j'avois besoin d'être chaque jour témoin de tes transports, pour sentir combien ma Lodoiska mérite d'être aimée? C'est parce que je sais aussi bien que toi ce que vaut ma fille, que tu ne l'obtiendras qu'en la méritant. Jeune homme, apprends qu'il ne suffit pas que des foiblesses

soient légitimes pour être excusées; que celles d'un bon Citoyen doivent tourner toutes au profit de sa patrie; que l'amour, l'amour même ne seroit, comme toutes les viles passions, que méprisable ou dangereux, s'il n'offroit aux cœurs généreux, un motif de plus qui les excite puissamment à l'honneur. Ecoute : Notre Monarque valérudinaire semble toucher à sa fin ; sa santé chaque jour plus chancelante, a réveillé l'ambition de nos voisins ; ils se préparent sans doute à semer parmi nous les divisions, ils comptent, en forçant nos suffrages, nous donner un Roi de leur choix. Des troupes étrangères ont osé se montrer sur les frontières de la Pologne : déjà deux mille Gentishommes se rassemblent pour réprimer leur insolente audace ; va te joindre à cette brave jeunesse, va, & sur-tout à la fin de la campagne,

reviens couvert du sang de nos ennemis, montrer à Pulauski un gendre digne de lui.

Je n'hésitai pas un moment; mon père approuva mes résolutions; mais il ne parut consentir qu'avec peine à mon départ précipité; il me tint long-tems pressé contre son sein, une tendre sollicitude étoit peinte dans ses regards; il ne m'adressa que de tristes adieux, le trouble de son cœur passa dans le mien, nos pleurs se confondirent sur son visage vénérable. Pulauski, présent à cette scène touchante, nous reprocha stoïquement ce qu'il appelloit une foiblesse. Sèche tes pleurs, me dit-il, ou garde-les pour Lodoiska; ce n'est qu'à de foibles amans qui se séparent pour six mois qu'il convient d'en répandre. Il instruisit sa fille en ma présence même, & de mon départ & des motifs qui me déterminoient. Lo-

doiska pâlit, soupira, regarda son père en rougissant, & m'assura d'une voix tremblante, que ses vœux hâteroient mon retour, & que son bonheur étoit dans mes mains. Encouragé de cette sorte, quels dangers pouvois-je craindre? Je partis; mais dans le cours de cette campagne, il ne se passa rien qui mérite d'être rapporté; les ennemis, aussi soigneux que nous d'éviter une action qui eût pu produire entre les deux nations une guerre ouverte, se contentèrent de nous fatiguer par des marches fréquentes: nous nous bornâmes à les suivre & à les observer; ils nous rencontroient par-tout où le pays ouvert leur eût offert un accès facile. Aux approches de la mauvaise saison, ils parurent se retirer chez eux pour y prendre leurs quartiers d'hiver, & notre petite armée, presque toute composée de gentilshommes, se sépara.

Je revenois à Varsovie , plein d'impatience & de joie , je croyois que l'himen & l'amour alloient me donner Lodoiska. hélas ! je n'avois plus de père ! J'appris en entrant dans la Capitale, que la veille même , Lovzinski étoit mort d'une apoplexie. Ainsi , je n'eus pas même la douloureuse consolation de recevoir les derniers soupirs du plus tendre des pères ; je ne pus que me traîner sur sa tombe que j'arrosai de mes pleurs.

Ce n'est point , me dit Pulauski , peu touché de ma douleur profonde ; ce n'est point par des larmes stériles , qu'on honore la mémoire d'un père tel que le tien. La Pologne regrette en lui un héros citoyen qui l'auroit utilement servie dans la circonstance critique à laquelle nous touchons. Epuisé par une maladie longue , notre Monarque n'a pas quinze jours à vivre ,

& du choix de son successeur, dépendent le bonheur ou le malheur de nos concitoyens. De tous les droits que la mort de ton père te transmet, le plus beau sans doute est celui d'assister aux Etats, où tu vas le représenter; c'est là qu'il doit revivre en toi; c'est là qu'il faut prouver un courage plus difficile que celui qui ne consiste qu'à braver la mort dans les combats. La vaillance d'un soldat n'est qu'une vertu commune; mais ceux-là ne sont pas des hommes ordinaires, qui, conservant dans les occasions pressantes un courage tranquille, & déployant une activité pénétrante, découvrent les projets du Puissant qui cabale, déconcertent les sourdes intrigues, affrontent les factions hardies; qui toujours fermes, incorruptibles & justes, ne donnent leur suffrage qu'à celui qu'ils en ont jugé le plus digne, ne considèrent que le bien de leur pays; que l'or & les pro-

messes ne peuvent séduire , que les prières ne sauroient fléchir , que les menaces n'étonnent pas. Voilà les vertus qui distinguoient ton père , voilà l'héritage vraiment précieux que tu dois t'empresser à recueillir. Le jour où nos Etats s'assemblent pour l'élection d'un Roi , est l'époque certaine à laquelle se manifestent les prétentions de plusieurs concitoyens , plus occupés de leur intérêt personnel , que jaloux de la prospérité de leur patrie , & les dessein pernicious des puissances voisines , dont la cruelle politique détruit nos forces en les divisant. Mon ami, je me trompe, où le moment fatal approche , qui va fixer à jamais les destins de mon pays menacé; les ennemis conspirent sa ruine, ils ont préparé dans le silence une révolution qu'ils ne consommeront pas, tant que mon bras pourra soutenir une épée. Veuille le Dieu protecteur de mon-

pays, lui épargner les horreurs d'une guerre civile ! Mais cette extrémité, quelque affreuse qu'elle soit, devient peut-être nécessaire ; je me flatte qu'il n'y aura pas moins ce ne sera qu'une crise violente après laquelle cet Etat régénéré reprendra son antique splendeur. Tu secondes mes efforts, Lovzinski, les foibles intérêts de l'amour doivent tous disparaître devant des intérêts plus sacrés : je ne puis te donner ma fille dans ces moments de deuil, où la patrie est en danger ; mais je te promets que les premiers jours de la paix seront marqués par ton hymen avec Lodoiska.

Pulauski ne parla pas en vain, je sentis quels devoirs plus essentiels j'avois dû former à remplir ; mais les soins importuns dont je m'occupois, n'offrirent à ma douleur que d'insuffisantes distractions. Je l'avouerai sans rougir : la

tristesse de mes sœurs, leur amitié com-

patissante,

Ton

patissante, les caresses plus réservées, mais non moins douces de mon amante, firent sur mon cœur ému, plus d'impression que les conseils patriotiques de Pulauski. Je vis Lodoiska vivement touchée de ma perte irréparable, aussi affligée que moi des événemens cruels qui différoient notre union; & mes chaînes ainsi partagés, se trouvèrent sensiblement adoucis.

Cependant le Roi mourut, & la Reine fut convoquée. Le jour même où elle devoit s'ouvrir, à l'instant où j'allois m'y rendre, un inconnu se présente dans mon Palais, & demande à me parler sans témoins. Dès que ces gens se sont retirés, il entre avec précipitation, se jette dans mes bras, & m'embrasse tendrement. C'étois M. de ***; dix années écoulées depuis notre séparation ne l'avoient pas tellement changé, que je ne pûsse le reconnoître;

je lui témoignai la surprise & la joie que me caufoit son retour inattendu. Vous ferez bien plus étonné, me dit-il, quand vous en saurez la cause. J'arrive à l'instant & vais me rendre à l'assemblée des Etats ; est-ce trop presser de votre amitié, que de compter sur votre voix ? — Sur ma voix ! pour qui ? — Pour moi, mon ami. Il vit mon étonnement : Oui, pour moi, continua-t-il avec vivacité ; il n'est plus de tems de vous raconter quelle heureuse révolution s'est faite dans ma fortune, & me permet de nourrir de si hautes espérances ; qu'il vous suffise maintenant de savoir, que du moins mon ambition est justifiée par le plus grand nombre des suffrages, & qu'en vain de faibles rivaux se préparent à me contester la Couronne à laquelle je prétends. Lovzinski, poursuivit-il, m'embrassant encore, si vous n'avez

pas mon ami, si je vous estimois moins, peut-être m'efforcerois-je de vous éblouir par de grandes promesses, peut-être vous montrerois-je quelle faveur vous attend, que d'honorables distinctions vous sont réservées, quelle noble & vaste carrière va désormais vous être ouverte; mais je n'ai pas besoin de vous séduire, & je vais vous persuader. Je le vois avec douleur, & vous le savez comme moi; depuis plusieurs années notre Pologne affoiblie ne doit son salut qu'à la mésintelligence des trois puissances qui l'environnent, & le desir de s'enrichir de nos dépouilles, ne peut réunir en un moment nos ennemis divisés. Empêchons, s'il se peut, ce triumvirat funeste, dont le démembrement de nos provinces, deviendrait l'inevitable suite. Sans doute, en des tems plus heureux, nos ancêtres ont dû maintenir la liberté des Elections;

il faut aujourd'hui céder à la nécessité qui nous presse. La Russie protégera nécessairement un Roi qui sera son ouvrage : en recevant celui qu'elle aura choisi, vous prévenez la triple alliance qui rendroit notre perte inévitable, & vous vous assurez un allié puissant que nous opposerons, avec succès, aux deux ennemis qui nous restent. Voilà les motifs qui m'ont déterminé ; je n'abandonne aucune partie de nos droits que pour conserver nos droits les plus précieux ; je ne veux monter sur un trône chancelant, que pour l'affermir par une saine politique ; je n'altère enfin la constitution de cet Etat que pour sauver l'Etat entier.

Nous nous rendîmes à la Diète, j'y votai pour M. de P***, il obtint l'effet le plus grand nombre des suffrages ; mais Pulauski, Zarembo & quelques autres se déclarèrent pour le prince C...

ne put rien décider, dans le tumulte de cette première assemblée.

Quand nous en sortîmes, M. de P*** vint à moi, il m'invita à le suivre dans le palais que des Emissaires secrets lui avoient déjà préparé dans la capitale (1). Nous nous enfermâmes pendant plusieurs heures: alors se renouvelèrent entre nous les protestations d'une amitié toujours durable; alors je détruisis M. de P*** de mes liaisons avec Pulauski, & de mon amour pour Lodoiska. Il répondit à ma confiance par une confiance plus grande, m'apprit quels événemens avoient précéder la grandeur prochaine, il m'expliqua ses desseins secrets, & je le quittai,

(1) La Diète pour l'élection des rois de Pologne, se tient à une demi-lieue de Cracovie, en pleine campagne, de l'autre côté de la Vistule, près du village de Vola.

convaincu qu'il étoit moins occupé par le
desir de s'élever, que de celui de rendre sa patrie
à la Pologne son antique prospérité.
Ainsi disposé, je volai chez mon
futur beau-père, que je brûlois de
mener au parti de mon ami. Pulaski
se promenoit à grands pas dans la
parlement de sa fille, qui paroissoit
aussi agitée que lui. Le voilà, dit-elle,
Lodoiska, dès qu'il me vit paroissant
le voilà cet homme que j'estimois tant.
que vous aimiez ! il nous sacrifie
deux à son aveugle amitié. Je
répondre, il poursuivit : Vous avez
lié dès l'enfance avec M. de P.
une faction puissante le porte sur le
trône, vous le saviez, vous saviez ses
desseins ; ce matin à la Diète, vous le
avez voté pour lui, vous m'avez
pé ; mais croyez-vous qu'on me
impunément ? Je le priai de m'entendre
il se contraignit pour garder un silence

trouche ; je lui appris comment Mon-
neur de P*** que j'avois négligé depuis
tems , m'avoit surpris par son re-
sur imprévu. Lodoiska paroissoit char-
d'entendre ma justification. On ne
abuse pas comme une femme cré-
le, me dit Pulauski, mais n'importe,
continuez. Je lui rendis compte du court
rien que j'avois eu avec M. de P***
de me rendre à l'assemblée des
s. Et voilà vos projets ! s'écria-t-il ,
de P*** ne voit d'autre remède aux
de ses concitoyens , que leur
lavage ! il le propose , un Lovzinski
prouve ! & l'on me méprise assez
pour tenter de me faire entrer dans
infâme complot ! moi ! je verrois
, sous le nom d'un Polonois , les Russes
dans nos provinces ! les
les, répéta-t-il avec fureur , ils ré-
troient dans mon pays ! (il vint à
avec la plus grande impétuosité.)

Perfide ! tu m'as trompé , & tu trahis ta Patrie ! fors de ce palais à l'instant : ou crains que je ne t'en fasse arracher le M

Je vous l'avoue , Faublas , un affreux me-
fi cruel & si peu mérité me mit le com-
de moi-même : dans le premier transport
port de ma colère , je portai la main
sur mon épée ; plus prompt que l'éclair à
clair, Pulauski tira la sienne. Sa fille
sa fille éperdue , se précipita sur son père
Lovzinski , qu'allez-vous faire ? à quel
accens de sa voix si chère , je reprenais
ma raison égarée ; mais je sentis que pour
seul instant venoit de m'enlever. Un
doiska pour toujours. Elle m'embrassa
quitté pour se jeter dans les bras de son
son père ; le cruel vit ma douleur & ne
& se plut à l'augmenter : va ! traîne-
me dit-il , va ! tu la vois pour la dernière
nière fois.

Je retournai chez moi désespéré ; je ne
noms odieux que Pulauski m'avoit imposés.

trahis, revenoient sans cesse à ma pensée : les intérêts de la Pologne & ceux de M. de P*** me paroissoient si étroitement liés, que je ne concevois pas comment je pouvois trahir mes concitoyens en servant mon ami ; cependant il falloit l'abandonner ou renoncer à Lodoiska : que résoudre ? quel parti prendre ? je passai la nuit toute en proie dans cette cruelle incertitude ; et quand le jour parut, j'allai chez Pulauski, sans savoir encore à quoi je pourrois me déterminer. Un domestique resté seul dans l'appartement, me dit que son Maître étoit parti au commencement de la nuit avec Lodoiska, après avoir congédié tous ses gens. Vous jugez de mon désespoir sur cette nouvelle. Je demandai à ce domestique où Pulauski étoit allé. Je ne le sçavois absolument, me répondit-il ; mais ce que je puis vous dire, c'est

de Tome II.

qu'hier au soir, vous sortiez à peine d'ici, quand nous entendîmes un grand bruit dans l'appartement de sa fille. Encore effrayé de la scène terrible qui venoit de se passer entre vous, j'osai m'approcher & prêter l'oreille. Lodoïs pleuroit, son pere furieux l'accabloit d'injures, lui donnoit sa malédiction, & je l'entendis qui lui disoit : qui peut aimer un traître, peut l'être aussi ; je gratte, je vais vous conduire dans une maison sûre, où vous serez désormais à l'abri de la séduction.

Pouvois-je encore douter de mon malheur ? J'appellai Boleslas, un de mes serviteurs les plus fidèles : je lui ordonnai de placer autour du Palais de Pulauski, des espions vigilans, qui pussent me rendre compte de tout ce qui s'y feroit passé ; de faire suivre Pulauski par-tout, s'il rentroit avant moi dans la Capitale ; & ne désespérant pas

de le rencontrer encore dans ses terres les plus prochaines, je me mis moi-même à sa poursuite.

Je parcourus tous les domaines de Palauski, je demandai Lodoiska à tous les Voyageurs que je rencontrai; ce fut inutilement. Après avoir perdu huit jours dans cette recherche pénible, je me décidai à retourner à Varsovie. Je ne fus pas médiocrement étonné de voir une armée Russe campée presque sous les murs, sur les bords de la *Vistule*.

Il étoit nuit quand je rentrai dans la Capitale; les palais des Grands étoient illuminés, un peuple immense remplissoit les rues, j'entendis les chants d'allégresse, je vis le vin couler à grands jets dans les places publiques; tout annonça que la Pologne avoit un Roi.

Boleslas m'attendoit avec impatience. Palauski, me dit-il, est revenu seul

dès le second jour ; il n'est sorti de chez lui que pour se rendre à la Diète, où, malgré ses efforts, l'ascendant de la Russie s'est manifesté chaque jour de plus en plus. Dans la dernière assemblée tenue ce matin, M. de P*** réunissoit presque toutes les voix, il alloit être élu ; Pulauski a prononcé le fatal *Veto* : à l'instant vingt sabres ont été tirés. Le fier Palatin de ***, que Pulauski avoit peu ménagé dans l'assemblée précédente, s'est élancé le premier, & lui a porté sur la tête, un coup terrible, Zaremba & quelques autres ont volé à la défense de leur ami ; mais tous leurs efforts n'auroient pu le sauver, si M. de P**** lui-même ne s'étoit rangé parmi eux, en criant qu'il immoleroit de sa main, celui qui oseroit approcher. Les assaillans se sont retirés ; cependant Pulauski perdoit son sang & ses forces, il s'est évanoui, on

l'a emporté. Zarembo est sorti en jurant de le venger ; restés maîtres des délibérations , les nombreux partisans de M. de P*** l'ont sur-le-champ proclamé Roi. Pulauski rapporté dans son palais , a bientôt repris connoissance. Les chirurgiens appelés pour voir sa blessure , ont déclaré qu'elle n'étoit pas mortelle ; alors , quoiqu'il ressentît de grandes douleurs , quoique plusieurs de ses amis s'opposassent à son dessein , il s'est fait porter dans sa voiture. Il étoit à peine midi quand il est sorti de Varsovie , accompagné de Mazeppa & de quelques mécontents. On le suit , & sans doute on viendra sous peu de jours vous apprendre le lieu , qu'il aura choisi pour sa retraite.

On ne pouvoit guères m'annoncer de plus mauvaises nouvelles. Mon ami étoit sur le Trône ; mais ma réconciliation avec Pulauski paroissoit désor-

mais impossible , & vraisemblablement j'avois perdu Lodoiska pour toujours. Je connoissois assez son pere pour craindre qu'il ne prît des résolutions extrêmes ; le présent m'effrayoit , je n'osai porter mes regards sur l'avenir , & mes chagrins m'accablèrent au point , que je n'allai pas même féliciter le nouveau Roi.

Celui de mes gens que Boleslas avoit détaché à la poursuite de Pulauski , revint le quatrième jour ; il l'avoit suivi jusqu'à 15 lieues de la Capitale : là , Zarembo voyant toujours un inconnu à quelque distance de sa chaise de poste , avoit conçu des soupçons. Un peu plus loin , quatre de ses gens , cachés derrière une masure , avoient surpris mon courrier , & l'avoient conduit à Pulauski. Celui-ci , le pistolet à la main , l'avoit forcé d'avouer à qui il appartenoit : je te renverrai à Lovzinski,

lui avoit-il dit , annonce-lui de ma part qu'il n'échappera pas à ma juste vengeance : à ces mots on avoit bandé les yeux à mon Courier , il ne pouvoit dire où on l'avoit conduit & renfermé ; mais au bout de trois jours , on l'étoit venu chercher : on avoit encore pris la précaution de lui bander les yeux & de le promener pendant plusieurs heures ; enfin la voiture s'étoit arrêtée , on l'en avoit fait descendre. A peine il mettoit pied à terre , que ses gardes s'étoient éloignés au grand galop ; il avoit détaché son bandeau , & s'étoit retrouvé précisément à l'endroit , où d'abord on l'avoit arrêté.

Ces nouvelles me donnèrent beaucoup d'inquiétude ; les menaces de Pulauski m'effrayoient beaucoup moins pour moi que pour Lodoiska , qui restoit en son pouvoir : il pouvoit , dans sa fureur , se porter contre elle aux der-

nières extrémités ; je résolus de m'exposer à tout pour découvrir la retraite du père , & la prison de la fille. Le lendemain j'instruisis mes sœurs de mon dessein , & je quittai la Capitale : le seul Boleslas m'accompagnoit , je ne donnai par-tout pour son frère. Nous parcourûmes toute la Pologne ; je vis alors que l'évènement ne justifioit que trop les craintes de Pulauski. Sous prétexte de faire prêter le serment de fidélité pour le nouveau Roi , les Russes répandus dans nos provinces , commettoient mille exactions dans les villes & désoloient les campagnes. Après avoir perdu trois mois en recherches vaines , désespéré de ne pouvoir retrouver Lodoiska , vivement touché des malheurs de ma Patrie , pleurant à la fois sur elle & sur moi , j'allois retourner à Varsovie , pour apprendre moi-même au nouveau Roi , à quel

excès des étrangers se portoient dans les Etats, lorsqu'une rencontre qui sembloit devoir être pour moi très-fâcheuse, me força de prendre un parti tout différent.

Les Turcs venoient de déclarer la guerre à la Russie, & les Tartares du Budziac & de la Crimée, faisoient de fréquentes incursions dans la Volhynie où je me trouvois alors. Quatre de ces brigands nous attaquèrent à la sortie d'un bois, près d'Ostropol. J'avois très-imprudemment négligé de charger mes pistolets; mais je me servis de mon sabre avec tant d'adresse & de bonheur, que bientôt deux d'entre eux tombèrent grièvement blessés. Boleslas occupoit le troisième, le quatrième me combattoit avec vigueur, il me fit à la cuisse une légère blessure, & reçut en même tems un coup terrible qui le renversa de son cheval. Boleslas se vit à l'instant dé-

barrassé de son ennemi qui, au bruit de la chute de son camarade, prit la fuite. Celui que j'avois renversé le dernier, me dit en mauvais Polonois : un aussi brave homme que toi, doit être généreux, je te demande la vie ; ami, au lieu de m'achever, secours-moi, crois-moi, viens m'aider à me relever, bande ma plaie. Il demandoit quartier d'un ton si noble & si nouveau, que je ne balançai pas. Je descendis de cheval ; Boleslas & moi nous le relevâmes, nous bandâmes sa plaie. Tu fais bien, brave homme, me disoit le Tartare, tu fais bien. Comme il parloit, nous vîmes s'élever autour de nous un nuage de poussière ; plus de trois cens Tartares accouroient à nous ventre à terre. Ne crains rien, me dit celui que j'avois épargné, je suis le chef de cette troupe. Effectivement, d'un signe il arrêta ses soldats prêts à me massacrer,

il leur dit dans leur langue quelques mots que je ne compris pas ; ils ouvrirent leurs rangs pour laisser passer Bolellas & moi. Brave homme, me dit encore leur Capitaine, n'avois-je pas raison de te dire que tu faisois bien ? tu m'as laissé la vie, je sauve la tienne, il est quelquefois bon d'épargner un ennemi, & même un voleur. Ecoute, mon ami, en t'attaquant j'ai fait mon métier, tu as fait ton devoir en m'échappant bien, je te pardonne, tu me pardonnes, embrassons-nous. Il ajouta : le jour commence à baisser, je ne te conseille pas de voyager dans ces cantons cette nuit ; ces gens-là vont aller chacun à son poste, & je ne pourrois te répondre d'eux. Tu vois ce château sur la hauteur à droite, il appartient à un certain Comte Dourlinski, à qui nous en voulons beaucoup, parcequ'il est fort riche : va lui demander un

asyle, dis-lui que tu as blessé Titsikan, que Titsikan te poursuit, il me connoît de nom, je lui ai déjà fait passer quelques mauvaises journées; au reste, compte que pendant que tu seras chez lui, sa maison sera respectée; garde-toi sur-tout d'en sortir avant trois jours & d'y rester plus de huit : adieu.

Ce fut avec un vrai plaisir que nous prîmes congé de Titsikan & de sa compagnie. Les avis du Tartare étoient d'obéir à ses ordres; je dis à Boleslas : gagnons promptement ce château qu'il nous a montré, aussi-bien je connois ce Doubrinski de nom. Pulauski m'a quelquefois parlé de lui, il n'ignore peut-être pas que Pulauski s'est retiré; il n'est pas impossible qu'avec un peu d'adresse, nous le sachions de lui. Je dirai à tout hasard que c'est Pulauski qui nous envoie; cette recommandation vaudra bien celle de Titsikan : toi, Boleslas, n'oublie pas

que je suis ton frère, & ne me découvre pas.

Nous arrivâmes aux fossés du château; les gens de Dourlinski nous demandèrent qui nous étions; je répondis que nous venions pour parler à leur Maître, de la part de Pulauski; que les brigands nous avoient attaqués & nous poursuivoient. Le pont-levis fut baissé, nous entrâmes; on nous dit que pour le moment nous ne pouvions parler à Dourlinski, mais que le lendemain sur les dix heures, il pourroit nous donner audience. On nous demanda nos armes que nous rendîmes sans difficulté. Boleslas visita ma blessure, ses chairs étoient à peine entamées. On ne tarda pas à nous servir dans la cuisine un frugal repas; nous fûmes conduits ensuite dans une chambre basse, où deux mauvais lits venoient d'être

préparés : on nous y laissa sans lumière & l'on nous y enferma.

Je ne pus fermer l'œil de la nuit, Titlikan ne m'avoit fait qu'une légère blessure, mais celle de mon cœur étoit si profonde ! au point du jour je m'impatientai dans ma prison ; je voulus ouvrir les volets, ils étoient fermés à clef. Je les secoue vigoureusement, les ferrures sautent, je vois un fort beau parc ; la fenêtre étoit basse, je m'élançai, & me voilà dans les jardins de Dourlinski. Après m'y être promené quelques minutes, j'allai m'asseoir sur un banc de pierre placé au pied d'une tour, dont je considérai quelque temps l'architecture antique. Je restois là plongé dans mes réflexions, lorsqu'une tuile tomba à mes pieds : je crus qu'elle s'étoit détachée de la couverture de ce vieux bâtiment, & pour éviter un accident pareil, j'allai me placer à l'autre

bout du banc. Quelques instans après,
une seconde tuile tomba à côté de
moi, le hasard me parut surprenant;
je me levai avec inquiétude, j'exami-
nai la tour attentivement. J'aperçus
vingt-cinq ou trente pieds de hauteur,
une étroite ouverture; je ramassai les
tuiles qu'on m'avoit jettées; sur la pre-
mière je déchiffrai ces mots tracés avec
du plâtre: Lovzinski, c'est donc vous!
vous vivez! & sur la seconde, ceux-
ci: Délivrez-moi, sauvez Lodoiska.
Vous ne pouvez, mon cher Fau-
blas, vous figurer combien de sentimens
divers m'agitèrent à la fois; mon étonne-
ment, ma joie, ma douleur, mon em-
baras, ne sauroient s'exprimer. J'exa-
minois la prison de Lodoiska, je cher-
chois comment je pourrois l'en tirer;
lorsqu'on m'envoya encore une tuile, je lus:
apportez du papier, de l'encre
et des plumes; demain une heure après

le soleil levé, venez chercher une lettre; éloignez-vous.

Je retournai à ma chambre; j'appellai Boleslas, qui m'aida à rentrer par la fenêtre; nous raccommodâmes le volet de notre mieux. J'appris à mon serviteur fidele la rencontre inespérée qui mettoit fin à mes courses & redoubloit mes inquiétudes. Comment pénétrer dans cette tour? Comment nous procurer des armes? Le moyen de tirer Lodoiska de sa prison? Le moyen de l'enlever sous les yeux de Dourlinski, au milieu de ses gens, dans un château fortifié? Et en supposant que tant d'obstacles ne fussent pas insurmontables, pouvois-je tenter une entreprise aussi difficile, dans le court délai que Titfikan m'avoit laissé? Titfikan ne m'avoit-il pas recommandé de rester chez Dourlinski trois jours, & de n'y pas demeurer plus de huit? Sortir de ce château

château avant le troisième jour ou après le huitième, n'étoit-ce pas nous exposer aux attaques des Tartares? Tirer ma chère Lodoiska de sa prison pour la livrer à des brigands? être à jamais séparé d'elle par l'esclavage ou par la mort? cela étoit horrible à penser!

Mais pourquoi étoit-elle dans une aussi affreuse prison? La lettre qu'elle m'avoit promise, m'en instruiroit sans doute, il falloit nous procurer du papier; je chargai Boleslas de ce soin, & moi je me préparai à soutenir devant Dourlinski, le rôle délicat d'un Emis-saire de Pulauski.

Il étoit grand jour quand on vint nous mettre en liberté; on nous dit que Dourlinski pouvoit & vouloit nous voir. Nous nous présentâmes avec assurance; nous vîmes un homme de soixante ans à peu-près, dont l'abord étoit brusque, & les manières repoussantes. Il nous

demanda qui nous étions. Mon frère
moi, lui dis-je, appartenons au Sei-
gneur Pulauski; mon Maître m'a chargé
pour vous d'une commission secrète,
mon frère m'a accompagné pour un au-
tre objet; je dois pour m'expliquer,
être seul, je dois ne parler qu'à vous
seul. Hé bien, répondit Dourlinski, que
ton frère s'en aille, & vous aussi, allez
vous en, dit-il à ses gens; quant
celui-ci, (il montra celui qui étoit son
confident) tu trouveras bon qu'il reste,
tu peux tout dire devant lui, Pulauski
m'envoie. . . . — Je le vois bien; qu'il
t'envoie! — Pour vous demander. . .
— Quoi? [je pris courage] pour vous
demander des nouvelles de sa fille. — Des
nouvelles de sa fille! Pulauski t'a dit. . .
— Oui, mon Maître m'a dit que Le-
doiska étoit ici. Je m'aperçus que Dour-
linski pâlissoit; il regarda son con-
fident & me fixa long-tems en silence.

Tu m'étonnes, reprit-il enfin ; pour te confier un secret de cette importance, il faut que ton Maître soit bien imprudent. — Pas plus que vous, Seigneur ; n'avez-vous pas aussi un confident ! les grands seroient bien à plaindre, s'ils ne pouvoient donner leur confiance à personne. Pulauski m'a chargé de vous dire, que Lovzinski avoit déjà parcouru une grande partie de la Pologne, & que sans doute il visiteroit vos cantons. S'il ose venir ici, me répondit-il aussi-tôt, avec la plus grande vivacité, je lui garde un logement qu'il occupera long-tems ; le connois-tu ce Lovzinski ? — Je l'ai vu souvent chez mon Maître, à Varsovie. — On le dit bel homme ? — Il est bien fait, & de ma taille à-peu-près. — Sa figure ? — Est prévenante ; c'est un. . . . C'est un insolent, interrompit-il avec colère, si jamais il tombe en mes mains ! — Sei-

gneur, on assure qu'il est brave. — L'emb
je parie qu'il ne sait que séduire de suis
filles ! si jamais il tombe en mes mains, nises
[je me contins ; il ajouta d'un ton bras q
plus calme,] Il y a bien long-temps mon
que Pulauski ne m'a écrit, où est-elle neur,
à présent ? — Seigneur, j'ai des ordres dis-
précis de ne pas répondre à cette ques- l'elim
tion là : tout ce que je puis vous dire, avec ré
c'est qu'il a pour cacher sa retraite, elle da
& pour n'écrire à personne, de grande moi &
raisons qu'il viendra bientôt vous en- tent)
plier lui-même. environ

Douilinski parut très-étonné ; je crai l'ordi
même remarquer quelques signes de la jour
frayeur ; il regarda son confident, qu'ans son
sembloit aussi embarrassé que lui. — Elle a fa
dis que Pulauski viendra bientôt. ... qu'elle
— Oui, Seigneur, sous quinzaine au plus tard p
plus tard. Il regarda encore son confident, toute a
fident, & puis affectant tout-à-coup pour
autant de sang-froid qu'il avoit mon- levée

L'embarras : retourne à ton Maître ;
je suis fâché de n'avoir que de mau-
vaises nouvelles à lui donner ; tu lui
 diras que Lodoiska n'est plus ici. Je fus
mon tour fort surpris. Quoi ! Sei-
gneur, Lodoiska... — N'est plus ici ,
dis-je. Pour obliger Pulauski que
j'estime , je me suis chargé , quoique
avec répugnance , du soin de garder sa
fille dans mon château : personne que
moi & lui , (il me montra son confi-
dent) ne savoit qu'elle y fût. Il y a
environ un mois , nous allâmes comme
l'ordinaire , lui porter des vivres pour
la journée , il n'y avoit plus personne
dans son appartement. J'ignore comment
elle a fait ; mais ce que je fais bien , c'est
qu'elle s'est échappée , je n'ai pas en-
core osé en parler d'elle depuis : elle sera sans
doute allée joindre Lovzinski à Varsovie ,
mais pourtant les Tartares ne l'ont pas
relevée sur la route.

Mon étonnement devint extrême comment concilier ce que j'avois vu dans le jardin , avec ce que Dourlinski me disoit ? Il y avoit là quelque mystère que j'étois bien impatient d'approfondir ; cependant je me gardai bien de faire paroître le moindre doute : Seigneur , voilà des nouvelles bien tristes pour mon maître. — Sans doute, mais ce n'est pas ma faute. — Seigneur, j'ai une grâce à vous demander. — Voyons. — Les Tartares dévastent les environs de votre château , ils nous ont attaqués , nous leur avons échappé comme par miracle , ne nous accorderez-vous pas , à mon frère & à moi , la permission de nous reposer ici seulement deux jours. — Seulement deux jours , j'y consens. Où les a-t-on logés ? demanda-t-il à son confident. Au rez-de-chaussée , répondit celui-ci , dans une chambre basse. Qui donne sur mes jardins ! interrompit

ourlinski avec inquiétude. Les volets
ferment à clef, répondit l'autre. — N'im-
porte, il faut les mettre ailleurs. Ces
mots me firent trembler. Le confident
expliqua : cela n'est pas possible ; mais...
lui dit le reste à l'oreille. A la bonne
heure, répondit le Maître, & qu'on
hâte à l'instant ; & s'adressant à moi :
mon frere & toi vous vous en irez après
demain ; avant de partir, tu me parleras,
je donnerai une lettre pour Pulauski.
J'allai rejoindre Boleslas dans la cui-
sine, où il déjeûnoit : il me remit une
petite bouteille pleine d'encre, plusieurs
plumes & quelques feuilles de papier
qu'il s'étoit procurées sans peine. Je brû-
lois d'envie d'écrire à Lodoiska ; l'embar-
ras de trouver un lieu commode, où
les curieux ne pussent m'inquiéter. On
m'avoit déjà prévenu Boleslas que nous
sortirions dans la chambre où nous
avions passé la nuit, que pour y cou-

cher. Je m'avisai d'un stratagème qui me réussit parfaitement. Les gens de Dourlinski buvoient avec mon prétendu frère, ils me proposèrent promptement de les aider aussi à vider quelques flacons. J'avalai de bonne grâce & coup sur coup, plusieurs verres d'un fort mauvais vin : bientôt mes jambes chancelèrent, ma langue s'embarassa, je fis à la troupe joyeuse, cent contes aussi plaisans que déraisonnables; & sans un mot, je jouai si bien l'ivresse, que Boleflas lui-même, en fut la dupe. Je tremblois que, dans ce moment où je paroissais disposé à tout dire, mon secret ne m'échappât. Messieurs, & les autres aux buveurs étonnés, mon frère n'eut pas la tête forte aujourd'hui, c'est peut-être un effet de sa blessure, ne le faisiez plus ni parler ni boire, je crains que cela ne l'incommode, & même, si vous voulez m'obliger, vous m'aiderez.

le porter sur son lit. Sur le sien ? non , cela ne se peut pas , répondit l'un d'eux ; mais je prêterai volontiers ma chambre. On me prit , on m'entraîna , on me monta dans un grenier , dont un lit , une table & une chaise formoient tout l'ameublement. On m'enferma dans ce taudis , c'étoit là tout ce que je vou-
lois ; dès que je fus seul , j'écrivis à Lodoiska une lettre de plusieurs pages. Je commençois par me justifier pleinement des crimes que Pulauski m'avoit supposés ; je lui racontois ensuite tout ce qui m'étoit arrivé depuis le moment de notre séparation , jusqu'à celui où j'avois été reçu chez Dourlinski ; je lui détaillais l'entretien que je venois d'avoir avec celui-ci ; je finissois par rassurer de l'amour le plus tendre & le plus respectueux ; je lui jurois que dès qu'elle m'auroit donné sur son sort les éclaircissemens nécessaires , je m'ex-

poserois à tout , pour finir son horrible esclavage.

Dès que ma lettre fût fermée , je me livrai à des réflexions qui me jetèrent dans une étrange perplexité. Etoit-ce bien Lodoiska qui m'avoit jeté ces tuiles dans le jardin ? Pulauski auroit-il eu l'injustice de punir sa fille d'un amour que lui-même avoit approuvé ? Auroit-il eu l'inhumanité de la plonger dans une affreuse prison ? & quand même la haine qu'il m'avoit jurée , l'auroit-elle aveuglé à ce point , comment Dourlinski avoit-il pu se résoudre à servir ainsi sa vengeance ? Mais d'un autre côté , depuis trois mois , je ne portois que des habits grossiers ; les fatigues d'un long voyage & mes chagrins m'avoient beaucoup changé ; quelle autre qu'une amante , avoit pu reconnoître Lovzinski dans les jardins de Dourlinski ? Ne

vois-je pas vu d'ailleurs , le nom de Lodoiska tracé sur la tuile ? Dourlinski lui-même n'avoit-il pas que Lodoiska avoit été chez lui prisonnière ? Il ajoutoit, il est vrai , qu'elle s'étoit échappée ; mais cela étoit-il croyable ? Et pourquoi cette haine que Dourlinski m'avoit vouée à moi, sans me connoître ? Pourquoi cet air d'inquiétude , quand on lui avoit dit que les Emissaires de Pulauski , occupoient une chambre qui donnoit sur le jardin ? Pourquoi surtout cet air d'effroi , quand je lui avois annoncé la prochaine arrivée de mon prétendu Maître ? Tout cela étoit bien fait pour me donner de terribles inquiétudes ; j'entrevoyois des choses affreuses , que je ne pouvois expliquer. Depuis deux heures je me faisois sans cesse de nouvelles questions , auxquelles j'étois fort embarrassé de répondre ; lorsqu'enfin Boleslas vint voir si son

frère avoit recouvré la raison. Je n'eus pas de peine à le convaincre que mon ivresse avoit été feinte ; nous descendîmes dans la cuisine, où nous passâmes le reste de la journée. Quelle soirée ! mon cher Faublas, aucune de ma vie ne me parut si longue, pas même celles qui la suivirent.

Enfin l'on nous conduisit dans notre chambre, où l'on nous enferma comme la veille, sans nous laisser de lumière ; il fallut encore attendre près de deux heures avant que minuit sonnât. Au premier coup de la cloche, nous ouvrîmes doucement les volets & la fenêtre ; je me préparois à sauter dans le jardin ; mon embarras fut égal à mon désespoir, quand je me vis retenu par des barreaux. Voilà, dis-je à Boleslas, ce que le maudit confident de Dourlinski lui disoit à l'oreille : voilà ce qu'approuvoit le Maître odieux, quand

il répondit : à la bonne heure , & qu'on le fasse à l'instant ; voilà ce qu'ils ont exécuté dans la journée ; c'est pour cela que l'entrée de cette chambre nous a été interdite. Seigneur , ils ont travaillé en dehors , me répondit Boleslas , car ils n'ont pas apperçu que ce volet avoit été forcé. Hé ! qu'ils l'aient vu ou non , m'écriai-je avec violence , que m'importe ? cette grille fatale renverse toutes mes espérances , elle assure l'esclavage de Lodoiska , elle assure ma mort.

Oui , sans doute , elle assure ta mort , me cria-t-on , en ouvrant ma porte. Dourlinski précédé de quelques hommes armés , & suivi de quelques autres qui portoient des flambeaux , Dourlinski entra le sabre à la main. Traître ! me dit-il , en me lançant des regards où la fureur étoit peinte , j'ai tout entendu , je saurai qui tu es , tu me diras ton nom , ton prétendu frère le dira , trem-

ble ! je suis de tous les ennemis de Lovzinski le plus implacable ! qu'on les fouille ! dit-il à ses gens : ils se précipitèrent sur moi , j'étois sans armes , je fis une résistance inutile. Ils m'enlevèrent mes papiers & la lettre que j'avois préparée pour Lodoiska. Dourlinski donna , en la lisant , mille signes d'impatience , il y étoit peu ménagé. Lovzinski , me dit-il avec une rage étouffée , je mérite déjà toute sa haine , bientôt je la mériterai davantage ; en attendant , tu resteras avec ton digne confident dans cette chambre que tu aimes. A ces mots il sortit , on ferma la porte à double tour ; il posa une sentinelle en dehors , & une autre vis-à-vis les fenêtres dans le jardin.

Vous vous figurez dans quel accablement nous restâmes plongés , Boleslas & moi. Mes malheurs étoient à leur comble ; ceux de Lodoiska m'affectoient

bien plus vivement : l'infortunée ! quelle devoit être son inquiétude ! elle attendoit Lovzinski , & Lovzinski l'abandonnoit ! mais non , Lodoiska me connoissoit trop bien , elle ne me soupçonneroit pas d'une aussi lâche perfidie. Lodoiska ! elle jugeroit son amant d'après elle ! elle sentiroit que Lovzinski partageoit son sort , puisqu'il ne la secouroit pas . . . hélas ! & la certitude de mon malheur augmenteroit encore le sien !

Telles furent dans le premier moment mes réflexions cruelles ; on me laissa tout le tems d'en faire beaucoup d'autres non moins tristes. Le lendemain on nous passa par les barreaux de notre fenêtre , les provisions pour notre journée. A la qualité des alimens qu'on nous fournissoit , Boleslas jugea qu'on ne chercheroit pas à nous rendre notre prison fort agréable. Boleslas moins

malheureux que moi, supportoit son sort plus courageusement ; il m'offrit ma part du maigre repas qu'il alloit faire. Je ne voulois point manger ; il me pressoit vainement ; l'existence étoit devenue pour moi un insupportable fardeau. Ah ! vivez me dit-il enfin , en versant un torrent de larmes , vivez ! si ce n'est pas pour Boleſlas , que ce soit pour Lodoiska. Ces mots firent sur moi la plus vive impression , ils ranimèrent mon courage , l'espérance entra dans mon cœur , j'embrassai mon serviteur fidèle. O ! mon ami , mécriai-je avec transport , ô ! mon véritable ami ! je t'ai perdu , & mes maux me touchent plus que les tiens ! donne , Boleſlas , donne , je vivrai pour Lodoiska , je vivrai pour toi : veuille le juste ciel me rendre bientôt ma fortune & mon rang , tu verras que ton Maître n'est pas un ingrat. Nous nous em-

brassâmes encore. Ah ! mon cher Faublas, si vous saviez comme le malheur rapproche les hommes ! comme il est doux, lorsqu'on souffre, d'entendre un autre infortuné, vous adresser un mot de consolation !

Il y avoit douze jours que nous gémissions dans cette prison, lorsqu'on vint m'en tirer pour me conduire à Dourlinski. Boleslas voulut me suivre, on le repoussa durement ; cependant on me permit de lui parler un moment. Je tirai de mon doigt une bague que je portois depuis plus de dix ans ; je la donnai à Boleslas : cette bague me fut donnée par M. de P***, lorsque nous faisions ensemble nos exercices à Varsovie ; prends-la, mon ami, conserve-la à cause de moi. Si Dourlinski consomme aujourd'hui sa trahison en me faisant assassiner, s'il te permet ensuite de sortir de ce château, va trouver ton Roi, mon-

tre-lui ce bijou , rappelle lui notre ancienne amitié , raconte-lui mes malheurs ; Boleslas , il te récompensera , fera secourir Lodoiska. Adieu, mon ami.

On me conduisit à l'appartement de Dourlinski ; dès que la porte s'entrouvrit , j'aperçus dans un fauteuil une femme évanouie : j'approchai , c'étoit Lodoiska. Dieu ! que je la trouvai changée ! . . . mais qu'elle étoit belle encore ! Barbare ! dis-je à Dourlinski. A la vue de son amant , Lodoiska reprit ses sens. Ah , mon cher Lovzinski , fais-tu que l'infâme me propose ? fais-tu à quel prix il m'offre ta liberté ? Oui , s'écria Dourlinski furieux , oui , je le veux : te voilà bien sûre qu'il est en mon pouvoir ; si dans trois jours je n'obtiens rien , dans trois jours il est mort. Je voulois me jeter aux genoux de Lodoiska , mes gardes m'en empêchèrent : je vous revois enfin , tou

tes maux sont oubliés , Lodoiska , la mort n'a plus rien qui m'épouvante . . .
Toi, lâche , songe que Pulauski vengera sa fille , songe que le Roi vengera son ami. Qu'on l'emmène ! s'écria Dourlinski. Ah , me dit Lodoiska , mon amour t'a perdu ! Je voulois répondre , on m'entraîna , on me reconduisit dans ma prison. Boleslas me reçut avec des transports de joie inexprimables , il m'avoua qu'il m'avoit cru perdu : je lui racontai comment ma mort étoit que différée. La scène dont j'étois d'être témoin , avoit enfin confirmé tous mes soupçons ; il étoit clair que Pulauski ignoroit les indignes traitemens que sa fille essuyoit ; il étoit clair que Dourlinski , amoureux & jaloux , satisfaisoit sa passion , à quelque prix que ce fût.
Cependant des trois jours que Dourlinski avoit laissés à Lodoiska pour se déterminer , deux déjà s'étoient écou-

lés, nous étions au milieu de la nuit qui précédoit le troisième, je ne pouvois dormir, & me promenois dans ma chambre à grands pas. Tout-à-coup j'entends crier, aux armes : des hurlemens affreux s'élèvent de toutes parts autour du château, il se fait un grand mouvement dans l'intérieur ; la sentinelle posée devant nos fenêtres, quitte son poste : Boleslas & moi nous distinguons la voix de Dourlinski, il appelle, il encourage ses gens ; nous entendons distinctement le cliquetis des armes, les plaintes des blessés, les gémissemens des mourans. Le bruit d'abord très-grand semble diminuer, il recommence ensuite, il se prolonge, il redouble, on crie victoire ! beaucoup de gens accourent à fermer les portes sur eux avec force. Tout-à-coup à ce vacarme affreux, succède un silence effrayant : bientôt un bruissement sourd frappe nos oreilles,

air siffla avec violence, la nuit de-
vint moins sombre, les arbres du jar-
din se colorent d'une teinte jaune &
sombre, nous volons à la fenêtre :
les flammes dévoroient le château de
Lurinski, elles gagnoient de tous côtés
la chambre où nous étions, & pour
ajouter à l'horreur, des cris perçans par-
venoient de la tour où je savois que Lo-
iska étoit enfermée.

M. Duportail fut interrompu par
le Marquis de B***, qui n'ayant trouvé
le laquais dans l'anti-chambre, entra
sans avoir été annoncé : il recula deux
pas en me voyant : ah ! ah ! dit-il en
regardant M. Duportail, c'est que vous
êtes aussi un fils ? puis s'adressant à moi :
votre père est apparemment le frère ? . . .
— De ma sœur, oui, Monsieur.— Hé
bien, vous avez une sœur fort aimable,
et très aimante, mais charmante ! Vous

Êtes aussi honnête qu'indulgent, interrompit M. Duportail. — Indulgent ! mais incertain, je ne le suis pas toujours ; par exemple, je suis venu pour vous faire des reproches à vous, Monsieur. — A moi ? — Ce n'aurois-je eu le malheur ?... — Oui, Monsieur, vous nous avez joué avant-hier un tour sanglant. — Comment ? Monsieur. — Vous avez chargé ce petit Robert de nous enlever Mademoiselle Duportail ; la Marquise comptoit que sa chère fille passeroit la nuit avec elle. Point du tout. — J'ai craint, Monsieur, que ma fille ne vous causât un coup d'embarras. — Aucun, aucun, Monsieur ; Mademoiselle Duportail est digne de sa tante, ma femme raffole d'elle, je l'ai déjà dit : en vérité, ajouta-t-il, ricanant, je crois que la Marquise aime cette enfant là, plus qu'elle ne m'aime moi-même. Je suis pourtant son mari, au moins si vous étiez venu vous-même, ce

, in- chercher ! — Pardon , Monsieur, j'é-
it ! suis incommodé , je le suis même en-
crent beaucoup . . . je fais que je dois
ire Madame de B*** des remercimens . . .
A me- Ce n'est pas pour cela ! (pendant
— Ce dialogue , on sent que je n'étois pas
ier tout-à-fait à mon aise ; le Marquis me
onfin considéroit avec une attention qui m'in-
Rosa qu'étoit .) Savez-vous bien , me dit-il
le fin , que vous ressemblez beaucoup
t la mademoiselle votre sœur ? — Mon-
it d'eur , vous me flattez . — Mais , c'est
M. ce cela est frappant : allez , allez ,
e be- m'y connois bien ; d'abord tous mes
M. mis conviennent que je suis physiono-
d' m'ite , je vous le demande à vous même :
e ve- ne vous avois jamais vu , & je vous
t-à- reconnu tout de suite !

M. Duportail ne put s'empêcher de
avec moi , de la bonne foi du Mar-
qu : Monsieur , dit-il à celui-ci , c'est
me , comme vous l'avez fort bien re-

marqué, mon fils & ma fille se ressemblent un peu ; il faut convenir qu'il y a un air de famille. Oui , répondit le Marquis en me regardant toujours, ce jeune homme est bien , fort bien ; mais sa sœur est encore mieux, beaucoup mieux. (il me prit par le bras.) Elle est un peu plus grande , elle a l'air plus raisonnable , quoiqu'elle soit un peu espiègle ; c'est bien là sa figure ; mais il y a dans vos traits quelque chose de plus hardi. Vous avez moins de grâce dans le maintien, & dans toute l'habitude du corps quelque chose de plus nerveux , de plus roide. Oh ! dame, n'allez pas vous fâcher , tout cela est bien naturel ; il ne faut pas qu'un garçon soit fait comme une fille ! (le flegme de M. Duportail , ne put tenir contre ses derniers propos ; le Marquis nous vit rire , & se mit à rire de tout son cœur.) Oh ! reprit-il , je vous l'ai dit,

je suis grand phyfionomifte ! moi ;...
mais n'aurai-je pas le bonheur de voir
la chere fœur ? Monsieur Duportail se
hâta de répondre : Non ; Monsieur, elle
est allée faire fes adieux. — Ses adieux !
— Oui, Monsieur, elle part demain
matin pour fon couvent. — Pour fon
couvent ! à Paris ? — Non... à... Soif-
sons. — A Soiffons ! Demain matin ? Cette
chere enfant nous quitte ? — Il le faut
bien, Monsieur. — Elle fait actuellement
fes vifites ? — Oui, Monsieur. — Et fans
doute elle viendra dire adieu à fa ma-
man ? — Affurément, Monsieur, & elle
doit même être actuellement chez vous.
— Ah ! que je fuis fâché ! ce matin, la
Marquife étoit encore malade, elle a
voulu fortir ce foir ! je lui ai repré-
fenté qu'il faisoit froid, qu'elle s'en-
lumineroit ; mais les femmes veulent
ce qu'elles veulent, elle eft sortie : hé
bien, tant pis pour elle, elle ne verra

pas sa chère fille, & moi je la verrai
car elle ne tardera sûrement pas à re-
venir : Elle a plusieurs visites à faire,
dis-je au Marquis. Oui, ajouta M. Du-
portail, nous ne l'attendons que pour
souper. — On soupe donc, ici ?
avez raison, ils ont tous la manie-
ne pas manger le soir ; moi, je n'aime
pas à mourir de faim, parce que c'est
la mode. Vous soupez, vous ! hé bien
je reste, je soupe avec vous ; vous allez
dire que j'en use bien librement ; mais
je suis ainsi fait, je veux qu'on agisse
de même avec moi ; quand vous m'en
connoîtrez mieux, vous verrez que je
suis un bon diable.

Il n'y avoit pas moyen de reculer.
M. Duportail prit son parti sur-le-champ.
Je suis fort aise, M. le Marquis, que
vous veuillez bien être des nôtres. Vous
permettez seulement que mon fils
quitte pour une heure ou deux, il

quelques affaires pressées. — Monsieur, qu'on ne se gêne pas pour moi, qu'il nous quitte, mais qu'il revienne, car il est fort aimable, Monsieur votre fils. — Vous permettrez aussi que je vous laisse un moment, pour lui dire deux mots? — Faites, Monsieur, comme si je n'étois pas là. (je saluai le Marquis, il se leva précipitamment, me prit par la main, & dit à M. Duportail :) tenez, Monsieur, vous direz tout ce que vous voudrez, ce jeune homme là ressemble à sa sœur comme deux gouttes d'eau ! je me connois en figures, je souviendrois cela devant l'abbé Pernetti (1). Oui, Monsieur, répondit M. Duportail, il y a un air de famille.

(1) M. l'Abbé Pernetti a fait sur la physiologie, un Ouvrage en deux volumes, intitulé : *Connoissance de l'homme moral, par l'homme physique.*

A ces mots , il passa avec moi dans un autre appartement. Parbleu ! me dit-il , c'est un singulier homme , que votre Marquis ! il ne se gêne pas avec ceux qu'il aime. — Mon très-cher père , il est bien vrai que le Marquis est venu sans façon s'impatroniser chez nous ; mais quant à moi , j'aurois tort de m'en plaindre , je me suis mis chez lui fort à mon aise. — Quant à vous , c'est bien dit ; mais laissons la plaisanterie , & voyons comment nous allons sortir de là. Si je ne considérais que lui , cela seroit bientôt fini ; mais , mon ami , vous avez des ménagemens à garder à cause de sa femme . . . écoutez . . . retournez chez vous , faites prendre à votre laquais un habit quelconque , & qu'il vienne annoncer ici que Mademoiselle Duportail soupe chez Madame de *** : le premier nom qui vous viendra à l'esprit. — Hé bien , après ? le Mar-

quis soupera toujours avec vous , & il attendra tranquillement le retour de votre fille ; c'est ainsi qu'il est fait , il vous l'a dit lui-même. — Comment donc faire ? ... — Comment ? mon très-cher père, je fais si bien la demoiselle ! je vais m'habiller en femme , & votre fille viendra réellement souper avec vous. Ce sera votre fils , au contraire, qui sera retenu & qui ne viendra pas. Il est six heures , je serai de retour à dix ; c'est le tems. — A la bonne heure ; contentez-vous pourtant que Lovzinski joue là son singulier rôle... vous m'avez embarqué dans une aventure ! ... mais il n'y a plus à s'en dédire : allez vite & partez.

Je courus à l'hôtel ; Jasmin me dit que mon père étoit sorti, & qu'une jolie demoiselle m'attendoit chez moi depuis plus d'une heure. Une jolie demoiselle ! Jasmin ! je m'élançai

comme un trait dans mon appartement.
Ah, ah, Justine, c'est toi ! Jasmin
soit bien que c'étoit une jolie demoiselle ! & j'embrassai Justine. Gardez cela pour ma Maîtresse, me dit-elle d'un petit air boudeur. — Pour ta Maîtresse Justine ? Tu la vauds bien ! — Qu'ademoiselle vous l'a dit ? — Je le soupçonne, mais, ah, il tient qu'à toi que j'en sois certain, dit-elle. — J'embrassai Justine, & Justine me le fit faire, en répétant : gardez cela pour ma maîtresse : mon dieu ! que vous en ferez bien avec vos habits ! ajouta-t-elle. — est-ce que vous les quitterez pour vous déguiser en femme ? — Non, dit-elle. — Soir pour la dernière fois, Justine, dit-elle. — Je n'en ferois rien, cela je serai toujours homme. — Je veux ton service, belle enfant. — A mon service ? Oh que non ; au service de la dame. — Au sien & au tien en même tems, Justine. — Oui dà ! il vous faut donc deux à la fois ? — Je le veux au m

ma chère, que ce n'est pas trop; & je l'embrassai Justine, & mes mains se posèrent sur une gorge fort blanche que l'on ne défendoit presque pas. Mais voyez donc comme il est hardi! disoit Justine; qu'est devenue la modestie de Mademoiselle Duportail? — Ah, Justine, ah, tu ne fais pas comme une autre; tu m'a changé! — Cette nuit-là avoit changé ma Maîtresse aussi! le lendemain elle étoit pâle! fatiguée!... Mon Dieu! en la voyant, je n'ai pas eu le temps de deviner que Mademoiselle Duportail étoit un bien brave jeune homme! — Quand je te dis, Justine, que je n'en aurois pas trop de deux. Je ne pus le vouloir l'embrasser; pour cette fois il se défendit en reculant. Mon lit se trouva derrière elle, elle y tomba à l'envers; & par un malheur auquel je ne comprend peut-être, je perdîs l'équilibre au même instant.

Quelques minutes après, Justine qui ne se pressoit pas de réparer son désordre me demanda en riant ce que je pensois de la petite espiéglerie qu'elle avoit faite au Marquis. — Quoi donc, mon enfant ! — L'étiquette au milieu du dos que dites-vous du tour ? — Charmant ! délicieux ! presque aussi bon que celui que nous venons de faire à la Marquise. — A propos d'elle, & ma commission donc ! ma Maîtresse vous attend. . . — Elle m'attend ? j'y cours. — Là ! le voilà parti ! & où courrez-vous ? — Je n'en fais rien. — Voyez donc comme il me plantoit-là ! — Justine, c'est que... tu conçois... — Je conçois que vous êtes un franc libertin. — Tiens, Justine, faisons la paire d'or & un baiser. — Je prendrai très-volontiers... & je vous donnerai l'autre de bon cœur. Le charmant jeune homme ! joli, vif & généreux !

comme vous avancerez dans le monde !
ah ! ça , partons , suivez-moi par derriè-
re , à quelque distance & sans affectation.
Vous me verrez entrer dans une bou-
tique : à côté est une porte cochère ,
que vous trouverez entr'ouverte ; vous
entrerez vite ; un portier vous deman-
dera qui vous êtes ; vous répondrez ,
l'amour ; vous grimperez au premier
étage : sur une petite porte blanche ,
vous lirez ce mot , *Paphos* : vous ou-
vrirez avec la c'ef que voici , & vous
ne resterez pas long-tems seul.

Avant de sortir , j'appellai Jasmin ,
pour lui ordonner de prendre un autre
habit que celui de la maison , & d'aller
de la part de M. de Saint-Luc , an-
noncer à M. Duportail , que son fils
ne reviendrait pas souper.

Cependant Justine s'impatientoit , je
suis ; elle entra chez une marchande
de modes ; je me précipitai dans la porte

cochère. *L'amour !* criai-je au portier, & d'un saut je fus à *Paphos*. J'ouvris, j'entrai; le lieu me parut digne du Dieu qu'on y adoroit. Un petit nombre de bougies n'y répandoit qu'un jour doux; je vis des peintures charmantes, je vis des meubles aussi élégans que commodes, je remarquai sur-tout dans le fond d'une alcove dorée tapissée de glaces, un lit à ressort, dont les draps de satin noir, devoient relever merveilleusement l'éclat d'une peau fine & blanche. Alors je me ressouvins que j'avois promis à M. Duportail de ne plus revoir la Marquise, & l'on devine que je m'en ressouvins trop tard.

Une porte que je n'avois pas remarquée, s'ouvrit tout-à-coup; la Marquise entra. Voler dans ses bras, lui donner vingt baisers, l'emporter dans l'alcove, la poser sur le lit mouvant, m'y plonger avec elle dans une dou-

etale, ce fut l'affaire d'un moment. La Marquise reprit ses sens en même tems que moi. Je lui demandai comment elle se portoit. Que dites-vous donc ? répondit-elle d'un air étonné. Je répétais : ma chère petite maman, comment vous portez-vous ? Elle partit d'un éclat de rire. Je croyois avoir mal entendu, et comment vous portez-vous est excellent ; mais si j'étois incommodée, il seroit bien temps de me le demander. Croyez-vous que ce régime-ci, convenne à une personne malade ? Mon cher Faublas, ajouta-t-elle en m'embrassant tendrement, vous êtes bien vif. — Ma chère petite maman, c'est que je fais aujourd'hui bien des choses que j'ignorois il y a trois jours. — Craignez-vous de les oublier : fripon que vous êtes. — Oh, non. — Oh, non, répondit-elle en me contrefaisant, je vous en souviens bien, Monsieur le libertin. (elle

m'embrassa encore.) Promettez de ne vous en souvenir jamais qu'avec moi, de ces choses là. — Je vous le promets, ma petite maman. — Vous jurez d'être fidèle? — Je le jure. — Toujours? — Oui, toujours. — Mais', dites-moi donc, vous avez beaucoup tardé, à me venir joindre, petit ingrat. — Je n'étois pas chez moi, j'ai dîné chez M. Duportail. — Cher M. Duportail ! il vous a parlé de moi? — Oui. — Vous ne lui avez pas compté les folies? . . . — Non, maman. — Elle continua d'un ton très-sérieux : vous lui avez bien dit que j'ai été comme le Marquis, trompée par les apparences? — Oui, maman. — Et que je le suis encore? Pour suivit-elle d'une voix tremblante, mais en me donnant le baiser le plus tendre. — Oui, maman. — Charmant enfant ! s'écria-t-elle, il faut donc que je t'adore ! — Si vous ne voulez pas être une ingratitude, il le faut

Cette réponse me valut plusieurs caresses; & puis un reste d'inquiétude se faisant sentir encore : ainsi vous avez assuré M. Duportail, que je vous crois....

—Où, ajouta la Marquise, en rougissant.

—Oui. — Vous savez donc mentir.

—Est-ce que j'ai menti ? — Je pense que le Fripon se moque de sa maman ?

Je feignis de vouloir m'enfuir, elle me retint : demandez pardon, tout-à-l'heure, Monsieur. Je le demandai comme un homme qui étoit bien sûr de l'obtenir ; le badinage s'échauffa, la paix fut signée.

Vous n'êtes plus fâchée ? dis-je à la Marquise. Bon ! répondit-elle en riant, est-ce que la colère d'une amante tient contre de pareils procédés ? — Petite maman, je passe avec vous des momens bien doux ; savez-vous à qui j'en ai l'obligation. — Il seroit bien singulier que vous crussiez devoir de la re-

connoissance à quelqu'autre qu'à moi.
— Cela est singulier , j'en conviens ;
mais cela est. — Expliquez-vous , mon
bon ami. — J'ignorois le bonheur que
vous me prépariez , je serois encore
chez Monsieur Duportail . si votre cher
mari n'étoit venu faire une visite....
— A Monsieur Duportail ? — Et à
moi , maman. — Il vous à vu chez
Monsieur Duportail ?

Ici je racontai à ma belle Maitresse,
tout ce qui s'étoit passé dans la visite
que le marquis nous avoit faite. Elle
se contint beaucoup pour ne pas rire.
Ce pauvre Marquis ! me dit-elle , il
a la plus maligne étoile ? il semble
qu'il aille exprès chercher le ridicule !
une femme est bien malheureuse , mon
cher Faublas , dès qu'elle aime quel-
qu'un , son mari n'est plus qu'un sot.
— Petite maman , vous n'êtes pas tant
à plaindre ! il me semble que dans ce

cas, le malheur est pour le mari.

— Ah, c'est que, répondit-elle en prenant un air sérieux, on souffre toujours des humiliations qu'un mari reçoit.

— On en souffre quelquefois? Je le veux bien; mais aussi n'en profite-t-on jamais? — Faublas, vous vous

ferez battre!... mais dites-moi, il faut que vous alliez souper avec le Marquis, & vous n'avez pas de robe, & puis comptez-vous me quitter si tôt?

— Le plus tard qu'il me sera possible, ma belle maman. — Mais vous pou-

vez vous habiller ici. A ces mots elle sonna Justine; va, lui dit-elle, cher-

cher une de mes robes, il faut que nous habillions Mademoiselle. Je fer-

mai la porte sur Justine, qui me donna un petit soufflet; la Marquise

ne s'en apperçut pas; je retournai près d'elle.

Petite maman êtes-vous bien sûre

que votre femme-de-chambre ne jaserai pas ? — Oui , mon ami , je lui donnerai pour se taire , beaucoup plus d'argent qu'on ne lui en donneroit pour parler. Je ne pouvois vous recevoir chez moi ; il falloit renoncer au plaisir de vous voir , ou me décider à faire une imprudence : mon cher Faublas , je n'ai pas balancé... Charmant enfant ! ce n'est pas la première folie que tu me fais faire : elle prit ma main qu'elle baisa , & dont elle se couvrit les yeux. — Petite manman , vous ne me voulez plus voir ? — Ah , toujours & par-tout ! s'écria-t-elle : ou bien il eût fallu ne te voir jamais.

Ma main qui , tout - à - l'heure me cachoit ses yeux , maintenant étoit pressée sur son cœur : son cœur ému palpitait , ses longues paupières se remplissoient de larmes , & sa bouche charmante , approchée de la mienne , de-

mandoit un baiser : elle en reçut mille ! un feu dévorant me brûloit , je crus qu'il étoit partagé , je voulus l'éteindre ; mais mon amante plus heureuse , plongée dans l'ivresse d'un tendre épanchement , goûtoit les inexprimables douceurs des plaisirs qui viennent de l'ame : elle refusa des jouissances moins ravissantes , quoique délicieuses.

Ne plus te voir ? reprit - elle , ce seroit ne plus exister , & je n'existe que depuis quelques jours.... Une imprudence ? ajouta-t-elle bientôt , en promenant sur tous les objets qui nous environnoient , ses regards étonnés : ah , n'en ai-je fait qu'une ? Ah , combien j'en dois risquer encore , si j'en juge par celles qu'en si peu de tems tu m'as obligée de commettre !

— Chere maman , je me permets une question peut - être bien indiscrete ; mais vous excitez ma vive curiosité.

Chez qui sommes-nous donc ici ? Cette question tira la Marquise de l'extase où elle étoit : chez qui nous sommes ?... chez... chez une de mes amies. — Cette amie là aime... — M^{me} de B*** tout-à-fait remise, se hâta de m'interrompre : oui, Fablas, elle aime, vous avez dit le mot, elle aime !... c'est l'amour qui a fait ce lieu charmant, c'est pour son amant... — Et pour le vôtre, ma petite maman. — Oui, mon bon ami, elle a bien voulu me prêter ce boudoir, pour ce soir. — Cette porte par laquelle vous êtes entrée ? — Donne dans ses appartemens. — Maman, encore une question. — Voyons. — Comment vous portez-vous ? (elle me regarda d'un air étonné, & riant.) Oui, continuai-je, plaisanterie à part, vous étiez malade avant-hier... M. de Rosambert... — Ne me parlez pas de lui. M. de Rosambert est un in-

digne homme, capable de me faire
à moi mille noirceurs, & à vous mille
mensonges. Qu'il vous trouve disposé
à le croire, il vous affirmera con-
fidentiellement qu'il a eu tout l'univers.
Encore, s'il n'étoit que fat, on pour-
roit le lui pardonner; mais, ses odieux
procédés pour moi, quand même je
les aurois mérités, seroient toujours
inexcusables. — Il est vrai qu'il nous
a bien tourmentés avant-hier. — Je
n'ai pas fermé l'œil de la nuit! laissons
cela cependant.... Quand je te vois,
mon bon ami, je ne songe plus à
ce que j'ai souffert pour toi.... Qu'il
est bien dans ses habits d'homme!...
qu'il est joli!... qu'il est charmant!
mais, quel dommage, ajouta-t-elle
en se levant d'un air léger, il faut
quitter tout cela. Allons, Monsieur de
Faublas, faites place à Mademoiselle
Duportail. A ces mots, elle défit d'un

coup de main, tous les boutons de ma veste. Je me vengeai sur un fichu perfide, que j'avois déjà beaucoup dérangé, & que j'enlevai tout-à-fait. Elle continua l'attaque, je me plaisais à la vengeance; nous ôtions tout, sans rien rétablir. Je montrai à la Marquise demi nue, l'alcove fortunée; & cette fois elle s'y laissa conduire.

On grattoit doucement à la porte, c'étoit Justine. Il faut lui rendre justice, pour cette fois elle avoit fait promptement sa commission. Quoique peu décemment vêtue, j'allois, sans y songer, ouvrir à la femme-de-chambre: la Marquise tira un cordon; des rideaux se fermèrent sur nous, la porte s'ouvrit. — Madame, voici tout ce qu'il faut; vous aiderez-je à l'habiller? — Non, ^e Justine, j'en m'en charge, mais tu la coëfferas, je te sonnerai. Justine sortit; nous nous amusâmes quelque tems encore à

contempler les tableaux rians & multipliés, que nous offroient les glaces dont nous étions environnés. Allons, me dit la Marquise, en m'embrassant, il faut que j'habille ma fille. Je voulus marquer l'instant de la retraite, par une dernière victoire. Non, mon bon ami, ajouta-t-elle, il ne faut abuser de rien.

Ma toilette commença; tandis que la Marquise s'en occupoit sérieusement, je m'amusois à toute autre chose. Voyez s'il finira, disoit ma belle Maîtresse : allons, songez qu'il faut être sage, vous voilà Demoiselle. J'étois affublée d'un jupon & d'un corset. Ma petite maman, il faut d'abord que Justine me coëffe, ensuite elle finira de m'habiller. [j'allois sonner.] — Qu'il est étourdi ! ne voyez-vous pas dans quel état vous m'avez mise ; ne faut-il pas que je m'habille

aussi ? J'offris mes services à la Marquise ; je faisois tout de travers : petite maman , il faut plus de temps pour réparer , que pour détruire. — Oh , oui , je le vois bien ! quelle femme-de-chambre j'ai là ! elle est encore plus curieuse que mal-adroite.

Enfin nous sonnâmes Justine. Petite , il faut coëffer cette enfant. — Oui, Madame ; mais ne faudra-t-il pas que j'arrange vos cheveux aussi ? — Pourquoi donc ? suis-je décoëffée ? — Madame , il me semble que oui. La Marquise ouvrit une armoire , on y trouva mes habits d'homme ; demain matin , me dit-on , un commissionnaire discret vous reportera tout cela chez vous. Dans une autre armoire plus profonde , se trouvoit une table de toilette , qu'on roula jusqu'à moi ; & voilà Justine exerçant ses petits doigts légers.

La Marquise en se plaçant auprès de moi, me dit : Mademoiselle Duportail, permettez-moi de vous faire ma cour. Oui, oui, interrompit Justine, en attendant que M. de Faublas vous fît encore la sienne. Que dit donc cette écervelée ? répondit la Marquise.

— Elle dit que je vous aime bien.

— Dit-elle vrai, Faublas ? — En doutez-vous, maman ? & je lui baisai la main. Cela déplut à Justine, apparemment : diables de cheveux ! dit-elle, en donnant un coup de peigne vigoureux, comme ils sont mêlés !

— Hai !... Justine, tu me fais mal !

— Ne faites pas attention, Monsieur ; songez à votre affaire, Madame vous parle. — Petite, je ne dis mot, je regarde Mademoiselle Duportail. Tu la fais bien jolie ? — C'est pour qu'elle plaise davantage à Madame. — Petite, je crois qu'au fond cela t'amuse,

Mademoiselle Duportail ne te déplaît pas ? — Madame, j'aime encore mieux Monsieur de Faublas. — Elle est de bonne foi, au moins. — De très-bonne foi, Madame : demandez lui plutôt à lui-même. — Moi ! Justine, je n'en fais rien. — Vous mentez, Monsieur. — Comment ! je mens ! — Oui, Monsieur, vous savez bien que quand il faut faire quelque chose pour vous, je suis toujours prête.... Madame m'envoie chez vous, zeste, je pars ! Oui, interrompit la Marquise, mais tu ne reviens pas. — Madame, aujourd'hui ce n'est pas ma faute, il m'a fait attendre. (Ici Justine me chatouilla doucement le col, en tournant une boucle) — C'est qu'il n'est pas pressé, quand il faut venir me voir ! — ah, petite maman, je ne suis heureux qu'auprès de vous. J'embrassai la Marquise qui faisoit mine de s'en défendre. Justine trouva le badinage trop long,

long, elle me pinça rudement : la douleur m'arracha un cri. Prenez donc garde à ce que vous faites, dit la Marquise à Justine, avec un peu d'humeur. — Mais, Madame, aussi, il ne peut pas se tenir un moment tranquille !

Il y eut quelques instans de silence. Ma belle Maîtresse avoit une de mes mains dans les siennes ; l'espiègle souflette occupa l'autre, en me faisant tenir un bout du ruban qui devoit nouer mes cheveux : & saisissant le moment, elle m'appliqua un peu de pommade sur la figure. Justine ! lui dis-je. Pe- ruse ! dit la Marquise. — Madame, je n'emploie qu'une main, que ne se dé- fend-il avec l'autre ? & puis feignant que la houpe lui étoit échappée, elle me jeta de la poudre sur les yeux. — Pe- ruse ! vous êtes bien folle !... je ne vous enverrai plus chez lui ! — Bon ! Madame, est-ce qu'il est dangereux ?

je n'ai pas peur de lui. — Mais Justine, c'est que tu ne fais pas comment il est vif ! — Oh que si ! Madame. — Tu le fais ? petite. — Oui, Madame. — Vous le savez, Justine ? — Oui, Madame, Madame se souvient du soir qu'elle à couché chez nous ? cette belle demoiselle ! — Hé bien ? — J'ai offert de la deshabiller, Madame n'a pas voulu. — Sans doute ; elle avoit un air si modeste ! si timide ! qui n'en auroit été la dupe ? je ne fais pas comment j'ai pu lui pardonner. — C'est que Madame est si bonne !... Madame, je dis donc que vous n'aviez pas voulu. Madame demoiselle Duportail se deshabilla derrière les rideaux ; je passai par là sans fard près d'elle, au moment où elle ôta son dernier jupon, elle s'élança dans le lit. — Enfin ? — Enfin, Madame, cette drôle de demoiselle saura si vite si singulièrement, que... Hé bien, achève donc, dis-je à Justine. —

mais
quise
son é
ment
je m'a
terrom
que s'é
c'étoit
dame.
pas ave
vois-je
ment !
auroit
puis M
dernier
me ma
que si
veux pa
ces par
bler la
de son
— Je le

mais je n'ose. Finis donc, dit la Marquise, en se cachant le visage avec son éventail.—Elle sauta si singulièrement & avec si peu de précaution, que je m'apperçus... Quoi! Justine, interrompit la Marquise d'un ton presque sérieux, vous apperçûtes?...—Que c'étoit un jeune homme, oui, Madame.—Comment! & vous ne m'avez pas avertie! —Bon! Madame, le pouvois-je? vos femmes dans votre appartement! le Marquis prêt d'y entrer! cela auroit fait un beau vacarme!... & puis Madame le savoit peut-être. A ces derniers mots la Marquise pâlit. Vous me manquez, Mademoiselle; sachez que si je veux bien m'oublier, je ne veux pas qu'on s'oublie! Le ton dont ces paroles furent prononcées, fit trembler la pauvre Justine; elle s'excusa de son mieux. Madame, je plaisantois.—Je le crois, Mademoiselle; si je pen-

fois que vous eussiez parlé sérieusement, je vous chasserois dès ce soir. Justine se mit à pleurer. Je tâchai d'apaiser la Marquise. Convenez, me dit celle-ci, qu'elle m'a dit une impertinence!... comment! oser supposer, oser me dire en face & devant vous, que je savais... (elle rougit beaucoup, me prit la main, & me la serra doucement.) Mon cher Faublas, mon bon ami, vous savez comme tout cela s'est passé, vous savez si ma foiblesse est excusable! votre déguisement trompe tout le monde, je vois au bal une jeune demoiselle jolie, pleine d'esprit, pour qui je me sens beaucoup d'inclination; elle soupe chez moi, elle y couche, tout le monde se retire... L'aimable demoiselle est dans mon lit, à côté de moi... Il se trouve que c'est un charmant jeune homme!... jusqu'ici le hasard, ou plutôt l'amour, a tout fait. Après cela

j'ai sans doute été bien foible ; mais quelle femme à ma place auroit résisté ? Le lendemain je m'applaudis du hasard qui a fait mon bonheur & qui l'aillure. Faublas , vous connoissez le Marquis , on m'a mariée malgré moi , on m'a sacrifiée ; quelle femme excusera-t-on , si l'on me juge à la rigueur ? [je vis la Marquise prête à pleurer , j'essayai de la consoler par le baiser le plus tendre ; je voulus parler.] Un moment , me dit-elle , un moment , mon ami ; le lendemain je confie à Mademoiselle mon étonnante aventure , je lui dit tout , tout ! Faublas . . . elle a le secret de ma vie , mon secret le plus cher ! elle paroît me plaindre , m'aimer ; point du tout , elle abuse de ma confiance , elle suppose une horreur , elle me dit en face . . .

Justine fondeit en larmes , elle tomba aux genoux de sa maitresse , elle

lui demanda vingt fois pardon. Je joignis mes iustances aux siennes ; car j'étois vivement ému. La Marquise fut attendrie : allez , dit-elle , allez , je vous pardonne , Justine , oui , je vous pardonne. Justine baïsa la main de la Maîtresse , & s'excusa de nouveau. C'est assez , lui répondit-on , c'est assez , je suis calmée , je suis contente , relevez-vous , Justine , & n'oubliez jamais , que si votre Maîtresse a des foiblesses , il ne faut pas lui supposer des vices ; que loin de chercher à la trouver plus coupable , vous devez l'excuser ou la plaindre ; & qu'enfin vous ne pouvez sans vous rendre indigne de ses bontés lui manquer de fidélité & de respect. Allons , petite , ajouta-t-elle avec beaucoup de douceur , ne pleure plus , relève toi , je te dis que je te pardonne. finis cette coëffure , & qu'il ne soit plus question de cela.

Justine reprit son ouvrage , en me lorgnant d'un air confus. La Marquise me regardoit languissamment ; nous gardions tous trois le silence : ma toilette n'en alla que plus vite ; j'eus deux femmes-de-chambre au lieu d'une. Il étoit neuf heures , il fallut se séparer , nous nous donnâmes le baiser d'adieu. Allez , friponne , me dit la Marquise , & ménagez mon mari ; demain je vous donnerai de mes nouvelles. Je descendis , un fiacre étoit à la porte ; comme j'y montois , deux jeunes gens passèrent ; ils me regardèrent de très-près , & se permirent quelques plaisanteries , plus grossières que galantes. J'en fus surpris ; la maison d'où je sortois , pouvoit elle être suspecte ? c'étoit celle d'une amie de la Marquise. Ma mise n'étoit pas non plus celle d'une fille ! Pourquoi donc ces Messieurs s'égayoient ils sur mon compte ? c'est qu'apparemment

il leur avoit paru étrange de voir une femme bien parée & sans domestiques, monter seule dans un fiacre, à neuf heures du soir.

A mesure que mon phaëton avançoit, mes réflexions prirent un autre cours & changèrent d'objet. J'étois seul, je pensai à ma Sophie. Je ne lui avois fait dans la matinée qu'une courte visite; dans la soirée, je ne donnois qu'un moment à son souvenir; mais si le Lecteur veut m'excuser, qu'il songe aux doux plaisirs que vient de m'offrir une femme charmante, voluptueuse & belle; qu'il sache que Justine a la plus jolie petite figure chiffonnée; qu'il se souvienne sur-tout, que Fanblanc commence son noviciat, & n'a guère que seize ans!

J'arrivai chez Monsieur Dupont. Le Marquis, en me faisant de profondes révérences, commença par me deman-

der si j'avois vu sa femme. Répondre non, c'étoit bien mentir, il fallut m'y déterminer pourtant. Non, Monsieur le Marquis.—Je le savois bien! j'en étois sûr! M. Duportail l'interrompit : Ma fille, vous vous êtes fait long-tems attendre; nous allons nous mettre à table. — Sans mon frère ? — Il m'a fait dire qu'il soupoit en ville. — Comment! la veille de mon départ !—Belle demoiselle, vous ne m'aviez pas dit que vous aviez un frère. — Monsieur, je crois l'avoir dit à Madame la Marquise. — Elle ne m'en a pas parlé. — Bon ! — Je vous donne ma parole d'honneur, qu'elle ne m'en a pas parlé ! — Monsieur, je vous crois. — Ah, c'est que cela tire à conséquence ! Monsieur votre père croiroit que je fais le connoisseur, et que je ne le suis pas. — Comment donc?—Comment! Mademoiselle, vous ne croiriez jamais ce qui m'est arrivé !

en entrant ici , j'ai reconnu Monsieur votre frère , que je n'avois jamais vu ! — Oh ! bah ! — Demandez à Monsieur votre père. — A la bonne heure , Monsieur , vous l'avez reconnu ; mais Madame la Marquise . . . — Ne m'en a pas parlé , je vous le jure. — Bon ! — Je vous en donne ma parole d'honneur. — C'est donc M. de Rosambert ? — Il ne m'en a pas parlé non plus ! — Je crois pourtant l'avoit entendu vous dire à-peu-près . . . — Pas un mot qui ressemble à cela , je vous le proteste ! Et le marquis se fâchoit presque. — C'est donc moi qui me suis trompé ! En ce cas , Monsieur , il faut que vous soyez grand physionomiste. — Oh ça , c'est vrai , répondit-il avec une joie extrême , personne ne se connaît en physionomie comme moi.

Monsieur Duportail s'amusoit de la conversation , & de peur qu'elle ne finit

trop tôt : il faut convenir aussi , dit-il au Marquis , qu'il y a un air de famille. J'en conviens , répliqua celui-ci, j'en conviens ; mais c'est justement cet air de famille qu'il faut saisir , qu'il faut distinguer dans les traits ; c'est là ce qui constitue les vrais connoisseurs ! entre père , mère , frères & sœurs , il y a toujours un air de famille. Toujours , m'écriai-je , toujours ! vous croyez , Monsieur ? — Si je le crois , mais j'en suis sûr. Quelquefois cet air là est enveloppé dans le maintien , dans les manières , dans les regards. . . enveloppé , vous dis-je , enveloppé de sorte qu'il n'est pas aisé de l'appercevoir. Hé bien , un homme habile le cherche , . . . le débrouille . . . vous concevez ? — De sorte que , si après m'avoir vue , mais avant d'avoir vu mon père , mon père que voici , vous l'aviez par hasard rencontré au milieu de vingt personnes ?..

—Lui ! dans mille ! je l'aurois reconnu !

M. Duportail & moi , nous nous mîmes à rire. Le Marquis se leva , quitta la table , alla à M. Duportail , lui prit la tête d'une main , & promenant son doigt sur le visage de mon prétendu père : ne riez donc pas , Monsieur , ne riez donc pas. Tenez , Mademoiselle , voyez-vous ce trait-là , qui prend ici , qui passe par-là , qui revient ensuite , revient-il?... Non , il ne revient pas , il reste là. Hé bien , tenez : (il vint à moi.) — Monsieur , je ne veux pas qu'on me touche. (Il s'arrêta , & promena son doigt , mais sans le poser sur mon visage.) — Hé bien , Mademoiselle , ce même trait , le voilà , là , ici , encore là... là ; voyez - vous ? — Hé Monsieur , comment voulez-vous que je voie ? — Vous riez !... Il ne faut pas rire , cela est sérieux. ... Voyez bien , vous , Monsieur ? — Tenez

bien. — Outre cela, Monsieur, il y a dans l'ensemble... dans la configuration du corps, certaines nuances... de ressemblance... certains rapports secrets.... occultes... Occultes! répétez-je, occultes! — Oui, oui, occultes. Vous ne savez peut-être pas ce que c'est qu'occultes? Cela n'est pas étonnant, une demoiselle!... Je disois donc, Monsieur, qu'il y a des ressemblances occultes... Non, ce n'est pas ressemblances que j'avois dit, c'est un autre mot... plus... là..... mieux.... ah dame, je ne fais plus où j'étois, on m'a interrompu. — Monsieur, vous aviez dit : des rapports occultes. — Ah oui, des rapports! des rapports! & je vais vous faire concevoir cela à vous, Monsieur, qui êtes raisonnable. — Comment! Monsieur le Marquis, vous m'injuriez, je crois! — Non, ma belle demoiselle, vous ne

pouvez pas savoir tout ce que Monsieur votre père fait. — Ah! dans ce sens-là... — Oui dans ce sens-là, ma belle demoiselle; mais de grâce, laissez-moi expliquer à Monsieur... Monsieur, les pères & les mères dans la... procréation des individus, font des êtres qui ressemblent, . . . qui ont des rapports occultes avec les êtres qui les ont créés, parce que la mère de son côté, & le père du sien... Chut! chut! je vous entends, interrompt M. Desportail. Oh, elle ne comprend pas cela, répondit le Marquis, elle est trop jeune... Cela est pourtant clair, ce que je vous explique; mais cela est clair pour vous. Ces choses là, Monsieur, sont physiques, elles ont été physiquement prouvées par des... par de grands physiciens, qui entendoient très-bien ces parties-là.

Monsieur le Marquis, pourquoi donc

parler bas ? — J'ai fini, Mademoiselle, j'ai fini ; M. votre père est au fait. — Vous vous connoissez en physionomie, Monsieur le Marquis ; mais vous connoissez-vous aussi en étoffes ? Que dites-vous de cette robe-là ? — Elle est très-jolie, très-jolie. Je crois que la Marquise en a une pareille... Oui, toute pareille. — De la même étoffe ? de la même couleur ? — De la même étoffe, je ne fais pas ; mais pour la couleur, c'est absolument la même : elle est très jolie, elle vous va au mieux. Il partit de là pour me faire des complimens à sa manière ; tandis que M. Duportail, devinant à qui la robe appartenoit, me regardoit d'un air mécontent, & sembloit me reprocher d'avoir si-tôt oublié la parole que je lui avois donnée.

Nous sortions de table, quand mon véritable père, M. de Faublas, qui

m'avoit promis de me venir chercher, arriva. Son étonnement fut extrême, de retrouver chez Monsieur Duportail son fils encore travesti, & le Marquis de B***. Encore ! dit-il en me regardant d'un air sévère ; & vous, Monsieur Duportail, vous avez la bonté... — Hé ! bon soir, mon ami, ne reconnoissez - vous pas M. le Marquis de B*** ? Il m'a fait l'honneur de venir me demander à souper, pour faire ses adieux à ma fille, qui part demain. Qui part demain ? répliqua le Baron, en saluant froidement le Marquis. — Oui, mon ami, elle retourne à son couvent ; ne le savez-vous pas ? Hé ! non, dit le Baron, avec impatience ; hé ! non, je ne le fais pas. — Hé bien, mon ami, je vous le dis, elle part. Oui, Monsieur, interrompit le Marquis, en s'adressant à mon père, elle part ; j'en ai bien du chagrin, &

ma femme en sera très-fâchée. Et moi, Monsieur, répondit le Baron, j'en suis bien aise ; il est tems que cela finisse, ajouta-t-il, en me regardant. M. Duportail craignit qu'il ne s'emportât, il le tira à part. Qu'est-ce donc que cet homme là ? me dit alors le Marquis, ne l'ai-je pas vu ici l'autre jour ? — Justement. — Je l'ai reconnu tout d'un coup ; quand une fois j'ai vu une figure, elle est là. Mais cet homme là me déplaît, il a toujours l'air fâché. Est-ce un de vos parens ? — Point du tout. Oh, je l'aurois gagé qu'il n'étoit point de la famille ! Il n'y a pas entre vos figures la moindre ressemblance : la vôtre est toujours gaie, la sienne est toujours sombre, à moins qu'un ris platonique... Non ! Sardonique... Est-ce sardonique ou fard... Enfin vous comprenez : Je veux dire, que lorsqu'il ne vous regarde pas

de travers cet homme-là, il vous rit au nez. — Ne faites pas attention à cela, c'est un philosophe. Un philosophe ! reprit le Marquis d'un air effrayé, je ne m'étonne plus. Un philosophe ! Ah, je m'en vais. Monsieur Duportail & le Baron s'entretenoient ensemble, & nous tournoient le dos. Le Marquis alla dire adieu à Monsieur Duportail. Ne vous dérangez pas, dit-il au Baron, qui se retourna pour le saluer, Monsieur, ne vous dérangez pas, je n'aime pas les philosophes, moi ! & je suis fort aise que vous ne soyez pas de la famille. Un philosophe ! un philosophe, répéta-t-il en s'enfuyant.

Quand il fut parti, mon père & Monsieur Duportail recommencèrent à causer tout bas. Je m'endormis au coin du feu ; un songe heureux me présenta l'image de ma Sophie. Faublas, cria

le Baron , allons-nous-en. Voir ma jolie cousine ? lui dis-je encore tout étourdi. — Sa jolie cousine ! voyez s'il ne dort pas tout debout. Monsieur Duportait, il me dit : allez-vous en , mon ami, allez dormir chez vous , je crois que vous en avez besoin ; nous nous reverrons , je vous dois encore des reproches , & le récit de mes malheurs ; nous nous reverrons.

En rentrant je demandai M. Person , il venoit de se coucher ; j'en fis autant & je fis bien ; jamais on ne dormit plus profondément aux harangues fraternelles de nos Francs-Maçons , aux lectures publiques du Musée moderne ; aux rares plaidoyers des D*** des D***, des DL***, & de tant d'autres grands Orateurs inscrits sur le fameux tableau.

A mon réveil , je sonnai Jasmin , pour le prévenir qu'on me rapporteroit

dans la matinée mes habits, que j'avois laissés la veille chez un ami. Ensuite je fis appeller M. Person ; je lui demandai comment se portoient Adélaïde & Mademoiselle de Pontis. Vous les avez vues hier, me répondit-il. — Et vous aussi, M. Person, vous les avez vues, & même vous leur avez dit que j'avois fait une connoissance au bal. — Hé bien, Monsieur, quel mal ? — Et quelle nécessité, Monsieur ? Dites à ma sœur vos secrets, à la bonne heure ; mais les miens, je vous prie de les respecter. — En vérité, Monsieur, vous le prenez sur un ton... depuis quelques jours on ne vous reconnoît plus... Je me plaindrai à Monsieur votre père. — Et moi ! Monsieur, à ma sœur. (je le vis pâlir.) Croyez-moi, soyons bons amis, mon père desire que je sorte avec vous ; hé bien ! finissez votre toilette, & allons au couvent.

Nous partions , quand Rosambert arriva; dès qu'il fut où nous allions , il me pria de lui permettre de nous accompagner. Depuis quatre mois , me dit-il, vous m'avez promis de me faire connoître votre aimable sœur. Rosambert, je vais vous tenir parole, & vous allez voir une demoiselle que vous serez forcé d'estimer.— Mon ami, distinguons; je suis très convaincu que Mademoiselle de Faublas est dans le cas de l'exception; mais je retorquerai sur vous le terrible argument dont vous vous êtes armé contre moi: une exception ne détruit pas la règle elle la prouve. — Tout comme il vous plaira; je vous préviens que vous allez voir une demoiselle de quatorze ans & demi, innocente , ingénue jusqu'à la simplicité; cependant elle est aussi grande qu'on peut l'être a son âge , & elle ne manque ni d'esprit, ni d'éducation.

Person fut plus heureux que moi ; ma sœur vint au parloir, ma Sophie n'y vint pas. Après les révérences & les complimens d'usage, après quelques minutes d'une conversation générale, je ne pus dissimuler mon inquiétude : Adélaïde, dites - moi donc ce qu'a ma jolie cousine ? Oh, mon frère, il faut que son mal soit bien amer, car elle le cache & elle s'en occupe toute la journée. Je ne reconnois plus ma bonne amie ; autrefois elle étoit étourdie, gaie, folle comme moi ; maintenant je la vois triste, rêveuse, inquiète. Nous la trouvons toujours presque aussi douce, aussi caressante ; mais elle est rarement avec nous. Dans nos heures de récréation, elle jouoit, elle couroit au jardin avec nos compagnes ; a présent, mon frère, elle cherche un petit coin pour s'y promener toute seule. Oh, elle est malade !

elle est vraiment malade ! elle mange peu, elle ne dort pas, elle ne rit plus ; & moi, mon frère, & moi qu'elle aimoit tant, elle a l'air de me craindre ! oui, en vérité, je l'ai remarqué, elle fuit tout le monde ; mais c'est moi sur-tout qu'elle évite ! hier je la vois entrer dans une petite allée couverte au bout du jardin ; j'arrive à pas de loup, je la trouve s'effuyant les yeux ; ma bonne amie, dis-moi donc où tu as mal?... elle me regarde d'un air.... d'un air.... mais c'est que je n'ai vu personne avoir cet air là... E fin elle me répond : *Adélaïde, tu ne le devines pas ! Ah, que tu es heureuse ! mais que je suis à plaindre !* & puis elle rougit, elle soupire, elle pleure. Je tâche de la consoler ; plus je lui parle, plus elle se chagrine. Je l'embrasse, elle me fixe long-tems, & paroît tranquille ;

tout d'un coup elle met sa main sur mes yeux, & elle me dit : *Adélaïde cache ton visage ! Oh, cache-le ! c'est trop... il me fait mal ! laisse-moi vas-t'en un moment, laisse-moi seule* & elle se remet à pleurer. Moi qui vois que son mal augmente, je lui dis : *Sophie...*

A ce nom de Sophie, Rosambert se pencha à mon oreille : la jeune cousine, c'est Sophie, c'est cette Sophie que j'ai blasphémée ! Ah, pardon ! Ma sœur reprit :

Je lui dis, Sophie, attends un moment, je vais chercher ta gouvernante... Alors elle se remet, elle se cache les yeux, elle me prie de ne rien dire : je suis obligée de le lui promettre ; mais au fond cela n'est pas raisonnable. Vouloir être malade, & ne pas vouloir que sa gouvernante le sache. — Ma chère Adélaïde, pour-

qui n'est-elle pas venue au parloir
avec vous aujourd'hui ? — C'est qu'elle
est si distraite ! si préoccupée ! elle
vous aimoit presque autant que moi ,
autrefois... — Et maintenant ? — Je
sens qu'elle ne vous aime plus. Tout-
à-l'heure je lui ai dit que vous étiez-
là. *Le jeune cousin !* s'est-elle écriée
à l'air content ; elle venoit, elle s'est
quittée : *Non , je n'irai pas , m'a-t-elle*
dit , je ne veux pas , je ne peux pas...
Donnez-lui de ma part que.... elle pa-
roissoit chercher , j'attendois qu'elle
expliquât : *Mon dieu , ne savez-vous*
ce qu'il faut lui dire ? a-t-elle ajouté
avec un peu d'humeur... *Ce qu'on dit*
en pareil cas ; les complimens d'usage !
elle m'a quittée assez brusquement.
Je m'enivrais du plaisir d'entendre
ma sœur ingénue , me peindre avec
l'innocence d'un enfant , les tendres
agacations , les douces peines de So-

phie. Rosambert encore plus étonné que je n'étois ravi, prêtoit une oreille attentive ; & le petit Monsieur Person nous regardant tous trois, paroissant en même tems inquiet & charmé.

Adélaïde, vous croyez donc que Sophie ne m'aime plus ? — Mon frère j'en suis presque sûre, tout ce qu'il rapporte à vous, lui donne de l'importance, & moi j'en suis quelquefois victime. — Comment ! — Oui, l'autre jour, Monsieur que voilà, (montrant M. Person) nous apprit que vous aviez passé la nuit toute entière chez Madame la Marquise de B*** ; bien, quand Monsieur fut parti, & que nous fûmes seules, Sophie me dit d'un ton très-sérieux : *Votre frère n'a pas couché à l'hôtel ! il n'est pas rassuré, votre frère ! cela n'est pas bien.* Votre frère ! elle me tutoioit ordinairement. Votre frère !... quand même

vous seriez dérangé , Faublas, doit-elle s'êchaper contre moi? votre frère!... Le jour d'après, je crois, vous avez été au bal masqué. Monsieur Person nous est venu dire; car il nous dit tout, Monsieur Person. Dès que nous avons été seules, Sophie m'a dit : *Votre frère s'amuse au bal, & nous nous ennuyons ici!* Point du tout, lui ai-je répondu, on ne s'ennuie point avec sa bonne amie.... *Ah, oui*, a-t-elle répliqué, *ah, oui, avec sa bonne amie, cela est vrai.* Cependant, mon frère, voyez cette singularité; un moment après elle a répété tristement: *il s'amuse au bal, & nous nous ennuyons ici!....* Nous nous ennuyons! & mais, quand cela seroit vrai, cela n'est pas poli, elle ne doit pas le dire!.... Oh, si elle n'étoit pas malade, je lui en voudrois beaucoup. Je me rappelle encore un trait: hier, vous nous avez dit que

Madame de B*** étoit jolie. Le soir j'ai poursuivi Sophie, & je l'ai forcée de se promener avec moi. *Votre frère*, m'a t-elle dit, car à présent c'est toujours votre frère.... *Il trouve cette Marquise jolie, il est sans doute amoureux d'elle ?* j'ai répondu : ma bonne amie, cela ne se peut pas, cette Madame de B*** est mariée. Elle m'a pris la main, & elle m'a dit : *Adélaïde, ah, que tu es heureuse !* & il y avoit dans son regard, dans son sourire, du dédain, de la pitié. Est-ce honnête, cela?... Ah, que tu es heureuse !..... Hé ! mais sûrement, je suis heureuse, je me porte bien, moi !

Mais, Adélaïde, tout ce que vous me dites-là, ne prouve pas que ma jolie cousine ne m'aime plus, elle peut être un peu fâchée ; mais tous les jours on boude les gens qu'on aime. — Oh !

sans doute , s'il n'y avoit que cela !
— Et qu'y a-t-il donc encore ! —
Hé bien , autrefois elle m'entretenoit
sans cesse de vous , elle étoit joyeuse
de vous voir ; à présent elle me parle
encore de mon frère , mais c'est si
sérieusement ! & d'un ton toujours si sé-
rieux ! hier ne l'avez vous pas remar-
qué ? Elle n'a pas dit un mot , pas un
seul mot , pendant que vous étiez là.
Allez , allez , mon frère , quand on
aime les gens , on leur parle ! je vous
assure que ma bonne amie ne vous
aime plus.

Ici Rosambert se mêla de la con-
versation , qui changea d'objet. On
dansa , musique , histoire &
géographie. Ma sœur , qui venoit de
paraître comme une fille de dix ans ,
parut alors comme une femme de
vingt. Le Comte , à chaque instant
surpris , sembloit ne pas s'apper-

cevoir que les heures s'écouloient , quoique M. Person eût pris la peine de l'en avertir plusieurs fois. Enfin, le son d'une cloche qui appelloit les pensionnaires au réfectoire, nous obligea de nous retirer.

Je vous avoue, me dit le Comte, que j'ai peine à croire ce que j'ai vu. Comment peut-on allier l'ignorance & le savoir, la modestie & la beauté, l'ingénuité de l'enfance & la raison de l'âge mûr ; enfin , permettez-moi de le dire, une innocence aussi extrême, avec un physique aussi précocé. Je croyois cette réunion impossible, mon ami, votre sœur est le chef-d'œuvre de la nature & de l'éducation. — Rosambert, ce chef-d'œuvre est le fruit de quatorze ans de soin & de bonheur ; il fut produit par le concours le plus rare des circonstances les plus heureuses. Le Baron de Faublas

d'abord reconnu que l'éducation d'une fille étoit, pour un militaire, un fardeau trop pesant ; ma mère, que nos regrets honorent tous les jours, ma vertueuse mère s'est trouvée digne d'en être chargée. Le hasard aussi l'a bien secondé : il s'est rencontré pour sa fille des domestiques qui obéissoient & ne raisonnoient pas ; une gouvernante qui ne contoit pas d'histoires galantes, & ne lisoit pas de romans ; des maîtres qui ne s'occupoient avec leur élève, que de sa leçon : une société de gens attentifs qui ne se permettoient jamais un geste suspect, un mot équivoque ; & ce qui n'est pas le moins essentiel & le plus commun, un directeur qui, dans son confessionnal, écoutoit & ne questionnoit pas. Enfin, mon ami, il n'y a pas six mois qu'Adélaïde est au couvent. — Six mois ! Ah, dans un espace de

tems beaucoup plus court, combien de demoiselles qu'on dit bien élevées, acquièrent là de grandes lumières & reçoivent même certaines leçons qui avancent beaucoup une jeune fille — C'est ici, Rosambert, qu'il faut encore admirer le bonheur d'Adélaïde vive, folâtre, enjouée avec toutes ses compagnes, elle n'en a distingué qu'une, une aussi délicate, aussi honnête, aussi sage qu'elle... une ! un peu plus éclairée peut-être, parce que depuis quelque tems l'amour... Vous entendez, c'est la jolie cousine — Oui, mon ami. Sophie, non moins vertueuse qu'Adélaïde, quoique sensible un peu plutôt, Sophie est devenue l'unique amie de ma sœur. Ces deux cœurs si purs, se sont pour ainsi dire sentis, attirés, confondus. Adélaïde, privée de sa mère, n'a plus pensé, n'a plus vécu que par Sophie.

leur amitié aussi délicate que vive ,
les a sauvées des dangers dont vous
parlez , & auxquels je conçois que
il vent être exposées dans l'enceinte
elles se trouvent rassemblées , pres-
pour ainsi dire , tant de jeunes
ardentes , inquietes , curieuses ,
le tems , l'heure , les lieux in-
continuellement à des liaisons ,
devenant très - intimes , peuvent
n'être pas toujours désintéressées.
depuis quelque tems , j'ai troublé
union des deux amies ; il m'est per-
de croire que je suis devenu l'heu-
objet des plus chères affec-
de ma jolie cousine. Adélaïde ,
l'amour (je regardois M. Person)
pas encore montré son vainqueur ,
porté sur Sophie sa sensibilité toute
ère , & l'amertume de ses plain-
nous a prouvé l'excès de son
mié..... — Et vous a assuré en

même tems de votre bonheur. En vérité, Faublas, je vous félicite si la Marquise est aussi aimable, aussi belle qu'Adélaïde. — Plus belle, mon ami, plus belle encore ! — Cela me paraît difficile. — Oh, plus belle !... vous la verrez ; plus belle ! imaginez... — Chut ! chut ! doucement, comme il s'échauffe !... dites - moi donc l'homme à sentimens ! puisque vous aviez une si charmante maîtresse, pourquoi m'avez-vous soufflé la Marquise ? puisque M. de Faublas aimait le parloir, pourquoi Mademoiselle Duportail a - t - elle couché chez la Marquise ? Comment donc arrangez - vous tout cela ? — Mais, Rosambert, cela n'est pas difficile... — ni si désagréable, je le conçois. — Vous écoutez donc, mon ami. Vous savez comment les choses se sont passées entre la Marquise & moi. — Ce

En vérité, à-peu-près. — Mais, rieur éternel, écoutez-moi. Elevé à-peu-près comme ma sœur, je n'étois guères ignorant qu'elle, il y a huit ans. Je n'ai pas pris Madame de Rosambert, c'est elle qui s'est donnée... Je suis excusable. — Allons, passez pour le bal paré; mais au moins vous demandez le maître de ne pas retourner voir elle. Le bal masqué! Heim, n'est-ce rien dites-vous? — Je dis qu'on m'y a fait aller attiré..... Je n'ai guères que dix-huit ans, moi! mes sens sont neufs. — Ah, Sophie, pauvre Sophie! — Ne la plaignez pas, je l'adore!.... Mais, Rosambert, je fais bien qu'il y a que des nœuds légitimes qui m'assurent sa possession. — Cela doit être, au moins. — Hé bien, en attendant que l'hymen nous unisse, je respecterai toujours ma Sophie... — C'est ce que l'on saura par la suite.

— Cependant mon célibat me paroît dur. — Je le crois ! — Ma vivacité m'emportera quelquefois. — Sans doute. — Je ferai peut-être quelque infidélité à ma jolie cousine... Cela est plus que probable. — Dès qu'un heureux mariage... — Ah ! oui ! — Alors, ma Sophie, je n'aimerai que toi... — Cela n'est si sûr. — Je t'aimerai toute ma vie. — Celui-là me paroît fort.

Rosambert me quitta. J'asmin à je demandai en rentrant, si l'on rapporté mes habits, me dit qu'il n'avoit vu personne ; j'attendis jusqu'à soir le commissionnaire qui ne vint pas. J'étois inquiet, parce que j'avois dans mes poches un porte-feuille contenoit deux lettres ; l'une m'avoit été envoyée de province par un domestique de mon père ; le bonhomme me souhaitoit une bonne année, J'ai

...été fâché de perdre l'autre ; c'étoit
...que la Marquise m'avoit écrite
...quelques jours auparavant ; elle étoit,
...comme on fait, adressée à Mademoi-
...elle Duportail , & je voulois la con-
...M. d'Arville.

— Ah ! Les habits me furent rapportés le
...demain matin ; mais je cherchai
...dans les poches , le porte-
...ne s'y trouvoit plus. Madame
...vint me faire oublier mon
...inquiétude , en me remettant une
...de la Marquise. J'ouvris avec
...impreslement , je lus.

— Ce soir , mon bon ami , à sept
...heures précises trouvez-vous à la
...porte de mon hôtel ; vous pourrez
...suivre avec assurance la personne ,
...qui , après avoir soulevé le chapeau
...dont vous vous ferez couvrir les yeux ,
...vous nommera , l'Adonis. Je ne
...puis vous en écrire davantage , de-

« puis le matin je suis obsédée ; on
« me fatigue des détails de la science
« physionomique ; ce n'est pas celle-
« là que je me soucie d'approfondir.
« O mon ami, vous possédez si bien
« l'art de plaire, que quand on vous
« connoît, on ne fait plus qu'aimer,
« on ne veut plus savoir que cela ».

Cette lettre étoit si flatteuse, l'invitation qu'elle contenoit étoit si séduisante que je ne balançai pas. J'assurai la Dutour que je ne manquerois pas de me rendre au lieu indiqué. Cependant quand la messagère fut partie, je sentis quelques irrésolutions. Ne devois-je pas désormais, uniquement occupé de Sophie, éviter toute occasion de revoir sa trop dangereuse rivale ?... Mais pourquoi m'imposerois je cette loi cruelle, sans nécessité ? Avois-je déclaré mon amour à Sophie ? Sophie m'avoit-elle avoué

le sien? avoit-elle acquis le droit
d'exiger de moi ce sacrifice?... D'ail-
leurs, à le bien prendre, ce que j'allois
faire ne pouvoit pas s'appeller une
infidélité! je ne m'embarquois pas
dans une intrigue nouvelle! puisque
j'avois passé la nuit avec la Marquise,
puisque je l'avois revue depuis dans
ce galant boudoir, quel inconvénient
de lui faire encore une visite? Cela
ne faisoit jamais que trois rendez-
vous au lieu de deux; le crime étoit-
il dans le nombre? & puis ma jolie
cousine ne seroit pas instruite de
celui-là.... Enfin ma parole étoit
engagée! le Lecteur voit bien, que
je ne pouvois me dispenser d'aller à
ce rendez-vous.

Je ne me fis pas attendre; Justine
aussi ne me laissa pas morfondre à la
porte, elle souleva mon chapeau &
Venez bel Adonis. Je la suivis à petits

pas. Cependant le suisse, quoiqu'à demi-ivre, entendit quelque bruit, & demanda qui c'étoit. C'est moi! c'est moi! répondit Justine. Oui, reprit l'autre, c'est vous! mais ce jeune gaillard? — Hé bien, c'est mon cousin. Le Suisse étoit en gaité, il se mit à frédonner: Voilà mon cousin l'allure, mon cousin, voilà mon cousin l'allure.

Cependant Justine me conduisoit au fond de la cour; nous enfilâmes un escalier dérobé; on conçoit que la jolie soubrette fut embrassée plusieurs fois, avant que nous fussions au premier étage. Alors elle me fit signe d'être plus sage, & m'ouvrit une petite porte, je me trouvai dans le boudoir de la Marquise. Entrez, me dit Justine, entrez dans la chambre à coucher, vous seriez mal ici; elle sortit, & ferma la porte sur elle.

J'entrai dans la chambre à coucher, ma belle Maîtresse vint à moi. Ah, maman, c'est donc ici que pour la seconde fois. . . . Elle m'interrompit : non dieu ! je crois entendre le Marquis ! le voilà revenu pour toute la suite, sauvez - vous, partez ! D'un saut je regagnai le boudoir ; mais je ne songeai pas à tirer sur moi la porte de la chambre à coucher, elle resta entr'ouverte ; & pour comble de malheur, cette étourdie de Justine avoit fermé à double tour l'autre porte, qui conduisoit à l'escalier dérobé. La Marquise qui ne pouvoit deviner que la retraite me fût fermée, s'étoit assise tranquillement. Déjà le Marquis étoit entré dans son appartement, & se promenoit d'un air effaré. Je tremblois qu'il ne m'apperçût dans le boudoir, il n'y avoit pas moyen d'en sortir, comment faire ? Je me jet-

taï sous l'ottomane , & dans une situation très-incommode , j'entendis une conversation fort singulière, qui eut un dénouement plus singulier encore.

Vous voilà de retour de bonne heure, Monsieur ? — Oui, Madame.

— Je ne vous attendois pas si-tôt.

— Cela se peut bien, Madame.

— Vous paroissez agité, Monsieur.

qu'avez-vous donc ? — Ce que j'ai.

Madame, ce que j'ai !... j'ai que...

je suis furieux. — Modérez-vous.

Monsieur.... peut-on savoir...

— J'ai que.... il n'y a plus de...

mœurs nulle part.... les femmes!...

— Monsieur, la remarque est honnête,

& l'application heureuse ! — Madame,

c'est que je n'aime pas qu'on me...

joue !... & quand on me joue, je...

m'en apperçois bien vite ! — Com-

ment ! Monsieur, des reproches ! des

injures !... cela s'adresseroit-il...

vous expliquerez , sans doute ?
— Oui , Madame , je m'expliquerai ,
vous allez être convaincue ! — Con-
— de quoi ? Monsieur.
— De quoi ! de quoi ! un moment
— Madame , vous ne me laissez
le tems de respirer !... Madame ,
vous avez reçu chez vous , logé
chez vous , couché avec vous Made-
moiselle Duportail ? (La Marquise
fermât.) Hé bien , Monsieur ?
— Hé bien , Madame , savez - vous
que c'est que Mademoiselle Du-
portail ? — Je le fais.... comme
vous , Monsieur. Elle m'a été pré-
sentée par Monsieur de Rosambert ;
son père est un honnête Gentilhomme ,
chez qui vous avez soupé encore
je n'en sais rien. — Il ne s'agit pas de
cela , Madame ? Savez - vous ce que
c'est que Mademoiselle Duportail ?
— Je vous le répète , Monsieur , je

fais comme vous que Mademoiselle Duportail est une fille bien née, bien élevée, fort aimable. — Il ne s'agit pas de cela, Madame. — Hé! Monsieur, de quoi s'agit-il donc? avez-vous juré de pousser ma patience à bout? — Un moment donc, Madame; Mademoiselle Duportail n'est point une fille.... (La Marquise très-vivement.) N'est point une fille! — N'est point une fille bien née, Madame, c'est une fille d'une espèce.... de ces filles qui.... là.... vous m'entendez? — Je vous assure que non, Monsieur. — Je m'explique pourtant bien; c'est une fille qui.... dont.... que.... enfin suffit, vous y êtes? — Oh, point du tout, Monsieur, je vous assure. — C'est que je voudrois vous garantir cela.... Madame, c'est une P.... vous comprenez? — Mademoiselle Duportail! une.... pardon, Monsieur,

mais je n'y tiens pas, il faut que je
sire. (En effet, la Marquise se mit
sire de toutes ses forces.) Riez,
Madame. . . . tenez, connoissez-
vous cette lettre là ? — Oui c'est
celle que j'ai écrite à Mademoiselle
Duportail, le lendemain du jour
qu'elle a couché chez moi. — Juste-
ment, Madame. Et celle-ci, la con-
noissez-vous ? — Non, Monsieur.
— Regardez-la, Madame, vous voyez
bien l'adresse. A Monsieur, Monsieur
le Chevalier de Faublas ; & lisez le
commencement : « Mon cher Maître, j'ai
l'honneur de prendre la liberté d'oser
vous interrompre, pour vous sou-
haiter que cette année qui com-
mence, vous soit belle & bonne,
&c. J'ai l'honneur d'être avec un
profond respect, mon cher Maître,
&c. » C'est une lettre de bonne
main d'un domestique à son Maître,

qui est ce Monsieur de Faublas. Hé bien, Madame, ces deux lettres étoient dans le portefeuille que voici.

— Enfin, Monsieur? — Madame, le portefeuille, vous ne devineriez jamais où je l'ai trouvé? — Dites, dites, monsieur. — Je l'ai trouvé dans un endroit où.... là.... — Hé! Monsieur, dites tout de suite le mot, vous seriez toujours obligé d'en venir là ainsi.... — Hé bien, Madame, j'ai trouvé dans un mauvais lieu.

— Dans un mauvais lieu! — Oui, Madame. — Où vous aviez affaire? Monsieur. — Où la curiosité m'a conduit.

Tenez, je vais vous conter cela. Une femme à fait courir depuis quelques jours des billets imprimés, par lesquels elle donne avis aux amateurs qu'elle peut leur offrir de charmans boudoirs qu'elle louera à tant par heure; moi! j'ai été voir cela par curiosité, uniquement par curiosité.

— Hé comme je vous le disois tout-à-l'heure.

— Quel jour y avez-vous été ? Mon-

seigneur. — Hier l'après-dînée, Madame;

les abouvoirs sont en effet charmans !....

Il y en a un sur-tout au premier

étage.... il est vraiment joli ! ...

Il y voit des tableaux, des estampes,

des glaces, un alcove, un lit....

— C'est le lit sur-tout ! figurez-vous

que ce diable de lit est à ressorts !...

— C'est très-plaisant ! tenez, il faut

quelque jour que je vous fasse voir

un mari & sa femme en partie

— répondit la Marquise, cela

seroit beau !

— L'entendis quelque bruit ; la Mar-

quise se défendoit, le Marquis l'em-

brassa. Leur conversation qui, dans

les commencemens m'avoit inquiété,

se dissipoit alors au point, que je sen-

tois moins la gêne de ma situation.

Le Marquis reprit ainsi.

Mais, c'est que rien n'y manque ! il y a dans ce boudoir, au premier étage, une porte qui communique chez une marchande de modes qui loge à côté... cela est fort bien imaginé... vous entendez qu'une femme comme il faut a l'air d'être chez la marchande de modes; point du tout, elle monte l'escalier, & puis on vous en plante à un pauvre mari !.... mais écoutez-moi, madame ; dans ce boudoir j'ai ouvert une petite armoire, & dans cette armoire, j'ai trouvé ce porte-feuille ! Ainsi il est clair que mademoiselle Duportail a été là avec ce monsieur de Faublas ; & cela est très-vilain à elle & très-malhonnête à monsieur de Rosambert, qui la connoissoit, de nous l'avoir présentée ! & très-imprudent à son père, de la laisser sortir accompagnée seulement d'une femme de chambre, & je n'en ai point été la dupe !

dupé! il y a dans sa figure... vous savez comme je suis physionomiste!..... elle est jolie, sa figure! mais il y a quelque chose dans les traits qui annonce un sang. . . cette fille-là a du tempérament, & je l'ai bien vu! . . . Vous souvenez-vous de ce soir, que Rosambert lui dit qu'il y avoit des circonstances... heim! des circonstances! vous n'aviez pas remarqué cela, vous! moi! je vous ai relevé le mot! Ah, l'on ne m'attrape pas! & venez, le même jour. . . . venez, venez, madame....

La marquise qui me croyoit parti, se laissa conduire à son boudoir: le marquis continua.

Elle étoit ici, dans ce boudoir.... Vous, vous étiez couchée sur cette ottomane... je suis arrivé... madame, elle avoit le teint animé, les yeux brillans, un air! . . . Oh, je vous le dis,

cette fille a un tempérament de feu ! vous savez que je m'y connois ; mais laissez-moi faire, j'y mettrai bon ordre. — Comment ! monsieur, vous y mettez bon ordre ? — Oui, oui, madame ; d'abord je dirai à Rosambert ce que je pense de son procédé ; il y a peut-être été avec elle, Rosambert ! ensuite je verrai monsieur Dupontail, & je l'instruirai de la conduite de sa fille. — Quoi ! Monsieur, vous ferez à monsieur de Rosambert une mauvaise querelle ? — Madame ! madame ! Rosambert savoit ce qui en étoit, il étoit jaloux de moi comme un tigre. — De vous ? Monsieur. — Oui, madame, de moi, parce que la petite avoit l'air de me préférer... Elle me faisoit même des avances, & c'est en cela qu'elle m'a joué, elle ! car elle avoit alors ce monsieur de Faublas. Je saurai ce que c'est que ce monsieur

de Faublas, & je verrai monsieur Duportail. — Quoi ! Monsieur, vous pourriez aller dire à un père ?... — Oui, Madame, c'est un service à lui rendre, je le verrai, je l'instruirai de tout. — J'espère, Monsieur, que vous n'en ferez rien. — Je le ferai, Madame. — Monsieur, si vous avez quelque considération pour moi, vous laisserez tout cela tomber de soi-même. — Point ! point ! je saurai.... — Monsieur, je vous le demande en grâce. -- Non, non, Madame. -- Vous m'éclairez, Monsieur, je vois le motif de l'intérêt si pressant que vous prenez à ce qui regarde mademoiselle Duportail. Je vous connois trop bien pour être la dupe de cette austérité de mœurs, dont vous vous parez aujourd'hui ; vous êtes fâché, non pas de ce que mademoiselle Duportail a été dans un lieu suspect, mais de ce

qu'elle y a été avec un autre que vous
--- Oh, madame! -- Et quand j'accueillois chez moi une demoiselle que je croyois honnête, vous aviez des desseins sur elle! -- Madame! -- Et vous osez venir vous plaindre à moi même d'avoir été joué! c'étoit moi c'étoit moi seule qu'on jouoit!

Elle se laissa tomber sur l'ottomane son mari jetta un cri, & puis il brassa la marquise, en lui disant: vous saviez comme je vous aime. Si vous m'aimiez, monsieur, vous auriez plus de considération pour moi, plus de respect pour vous-même plus de ménagement pour un enfant peut être moins à blâmer qu'à plaindre.... Que faites-vous donc? monsieur, laissez-moi; si vous m'aimiez, vous n'iriez pas apprendre à un père malheureux les égaremens de sa fille vous n'iriez pas conter cette aventure

ne vous, monsieur de Rosambert qui en rira,
nd j'ac... se moquera de vous, & qui dira
elle qu... tout que j'ai reçu chez moi une
iez de... à intrigue!..... mais, monsieur,
! -- Eh! donc, ce que vous faites là,
à moi... ressemble à rien. -- Madame, je
it moi... aime. --- Il suffit bien de le
!... il faut le prouver. -- Mais de-
omane... trois ou quatre jours, mon cœur,
s il en... ne voulez jamais que je vous le
ant:... ve. --- Cè ne sont pas de ces
ime... laves - là que je vous demande,
s... monsieur.... mais, monsieur, finissez
pon... --- Allons! madame, allons,
même... cœur! -- En vérité, monsieur,
enfant... est d'un ridicule! -- Nous som-
plain... seuls. -- Il vaudroit mieux qu'il
mon... eût du monde, cela seroit décent!
imiez... finissez donc, n'avons-nous pas
un per... pour le tems de faire ces choses
fille... finissez donc.... quoi! des gens
entur... riés!... à votre âge!... dans un

boudoir !..... sur une ottomane !.....
comme deux amans !... & quand j'ai
lieu de vous en vouloir ; encore. --
Hé bien, mon ange, je ne dirai rien
à Rosambert, rien à monsieur Du-
portail. -- Vous me le promettez bien !
-- Je vous en donne ma parole..... --
Hé bien, un moment ; rendez-moi le
porte-feuille, laissez-le moi. -- De tout
mon cœur, le voilà. (Il y eut un
moment de silence.) -- En vérité,
monsieur, dit la marquise d'une voix
presque éteinte, vous l'avez voulu ;
mais cela est bien ridicule.

Je les entendis bégayer, soupirer,
se pâmer tous deux ; on ne peut se
figurer ce que je souffrois sous l'ot-
tomane pendant cette étrange scène ;
j'aurois étranglé les acteurs de ma
main, & dans l'excès de mon dépit,
j'étois tenté de me découvrir, de
reprocher à la Marquise cette infidélité.

d'un nouveau genre, & de rendre
au Marquis l'amère mistification qu'il
faisoit essuyer sans le savoir. Jus-
te vint terminer mes irrésolutions ;
il ouvrit tout-à-coup la porte de
l'escalier dérobé. La Marquise jetta
un cri ; le Marquis se sauva dans la
chambre à coucher pour y réparer son
désordre. Justine appercevant un mari
à lieu d'un amant, demeura stupé-
faite, & la Marquise ne fut pas moins
étonnée qu'elle, en me voyant sortir
de dessous l'ottomane. Je remerciai
sur bas la femme-de-chambre. Grand
merci ! Justine, tu m'as rendu ser-
vice ; j'étois fort mal dessous, tandis
que Madame étoit dessus, très à son
aise. La Marquise interdite & trem-
blante n'osa ni me répondre, ni me
remercier. Son mari étoit si près de là !
probablement il alloit rentrer, dès
qu'il seroit plus décentement vêtu.

Justine se rangea pour me laisser passer. Je descendis l'escalier dérobé sans lumière, au risque de me rompre vingt fois le col ; je traversai la cour rapidement, & je sortis de l'hôtel en maudissant ses maîtres.

Le lendemain j'étois encore au lit quand Jasmin m'annonça Justine, & se retira discrètement. Mon enfant je songeois à toi ! — Ah, Monsieur laissez moi ; cette fois-ci vous ne m'y prendrez pas, je veux commencer par ma commission. Savez - vous que j'ai été encore bien grondée hier ? vous nous avez fait une belle peur ! vous n'étiez pas encore au bas de l'escalier quand le Marquis est rentré dans le boudoir. Voyez cette sorte, a-t-il dit, qui entre ici comme un coup de pistolet ! dès qu'il nous a quittés, Madame désolée de l'aventure, m'a dit qu'elle ne concevoit pas pourquoi vous

vous étiez caché sous l'ottomane. J'ai été forcée de lui avouer que j'avois , sans y songer , fermé la porte à double tour. Elle m'a fait une scène ! & puis ce matin elle m'a remis cette lettre pour vous. — Fort bien , ma petite Justine , voilà ta commission faite , car je n'ouvrirai pas la lettre. — Vous ne l'ouvrirez pas ? Monsieur. — Non , je suis fâché contre ta maîtresse. — Vous avez tort. — Mais je ne suis pas fâché contre toi , Justine. — Et vous avez raison.... Finissez !... mais tenez , je le veux bien , à condition que vous lirez la lettre. — Oh , qu'une maîtresse est heureuse d'avoir une fille comme toi ! hé bien , oui , je lirai.

Justine remplit de si bonne grâce , les conditions du traité , qu'il y auroit eu de ma part de la perfidie à ne pas tenir parole : j'ouvris la lettre.

« Que notre aventure d'hier m'a
» peinée! mon bon ami. Cette scène
» qui n'eût été bizarre, si comme je
» le croyois, vous n'en aviez pas été
» le témoin, est devenue par votre
» présence, aussi désagréable pour moi
» que mortifiante pour vous. Quels
» mots vous avez dit en partant! in-
» grat! vous ne savez pas le mal que
» vous m'avez fait! revenez à moi,
» mon bon ami, revenez à celle qui
» vous aime; trouvez-vous à midi au
» lieu qu'on vous désignera. Là, je
» n'aurai pas de peine à me justifier;
» là, quand mon amant sera bien
» convaincu de son injustice, il me
» trouvera prête à lui pardonner sa
» vivacité ».

Monsieur, reprit Justine, dès que
j'eus finis ma lecture, Madame vous
attendra à midi au boudoir de l'autre
jour..... vous savez bien?.....

vous vous avons habillé. — Oui, Justine, & où tu as tant pleuré! si tu savois comme j'ai souffert pour toi ; mais aussi, friponne, tu ne te contentes pas de faire des malices , tu en fais ! — Ne me parlez pas de cela , j'en suis encore toute honteuse.

finissez donc. donnez-moi votre réponse pour ma maîtresse. — Ma réponse, Justine , est que je n'irai pas au rendez-vous. — Vous n'irez pas ?

— Non, Justine. — Quoi ? vous donneriez ce chagrin - là à ma Maîtresse ?

— Oui, mon enfant. --- Mais vous allez me faire gronder. --- Je me charge de te consoler d'avance. ---

Vous êtes bien décidé ? -- Très-décidé, Justine. -- Hé bien, en ce cas, faites un bout de lettre. . . . finissez donc. . . . (elle m'embrassa.) Ecrivez un mot pour ma Maîtresse. — Non, mon enfant, je n'écrirai pas. -- laissez

sez-moi!... mais tenez, je le veux bien encore, à condition que vous écrirez -- Ah! Justine, je le répète qu'une Maîtresse est heureuse d'avoir une fille comme toi! hé bien, oui j'écrirai.

J'écrivis en effet:

« Je ne fais, Madame, si l'aventure d'hier vous a beaucoup peiné, mais à la manière dont vous avez rempli votre emploi sur l'ottomane, j'ai lieu de croire qu'il ne vous paroïssoit pas très-pénible. Quand on a un mari aimable, galant & tendrement aimé, Madame, on doit s'en tenir là. Je suis avec le plus vif regret, &c. »

Fin du premier Volume.



rie

le' veun

ue vou

répète

d'avou

n, ou

fi l'avem

peinée

ous ave

tomane

vous pa

uand o

& ten

on do

plus v

e,